

**Jean-Marie Luffin**



**Les exercices  
d'écriture de l'élève  
*Nonyme***

J-M. Luffin

Les exercices d'écriture  
de l'élève Nonyme

Illustration de couverture :  
*Rupestre I*, pastel, 2003, Brigitte De Pooter

*À Brigitte et Carol-Anne*

*Le Maître dit :*

*Celui qui sait une chose ne vaut pas celui qui l'aime. Celui qui aime une chose ne vaut pas celui qui en fait sa joie.*

Les entretiens de Confucius, VI 20, Folio, p. 36

## Exercice premier

*Les pas perdus*

Sans conteste, Bob pouvait être qualifié d'aristocratique, dans le sens le plus populaire du terme. Il vous avait une manière bien à lui de lâcher les épaules en souplesse, de lover savamment un coude, d'arquer imperceptiblement l'échine avec un art qui devait sa maîtrise à de nombreuses heures d'études devant le miroir de sa mansarde. Autre atout de taille lorsqu'on officie en qualité de garçon-serveur d'une des brasseries les plus classes de la ville : le faciès impassible, tel un masque de cire. Une des exigences de la patronne, l'avenante madame Rita, dont Bob était le préféré. Son long tablier battant les bas de pantalons, il glissait entre les tables carrées, tel un ectoplasme silencieux, essuyant d'un geste furtif ici un fond de verre à bière, là une éclaboussure de café. Un plateau d'aluminium prolongeait sa dextre capable de prouesses inabordables pour le commun des mortels. Bob faisait partie du décor. Les habitués le voyait œuvrer là depuis des années. Ce serviable chorégraphe connaissait le goût de beaucoup d'entre-eux. A peine installés, un clin d'œil, un bref hochement de tête, suffisait à ce que les consommations surgissent sous leur nez.

Le cheveu noir, plaqué sur son crâne, la chemise immaculée, fine cravate noire, à l'image de ses collègues il savait apprécier avec discrétion le sourire d'une cliente ou subir avec flegme le ton sec d'un consommateur hautain. Bob semblait pouvoir se faire des amis avec tout le monde. On ne l'avait jamais vu s'emporter, faire une erreur de compte, se méprendre au sujet d'une commande. Au gré de ses allées et venues, l'œil sagace, il happait au vol les commandes qui lui parvenaient, et d'une voix haute et claire, comme s'il annonçait l'entrée d'un monarque dans la pièce, les transmettaient au serveur préposé au comptoir. C'était un spectacle que de contempler ses hanches flûtées ayant acquis une folle expérience des véroniques et autres figures audacieuses permettant à son anatomie de louvoyer entre les tables et les chaises sans jamais provoquer le moindre heurt.

Depuis combien d'années accumulait-il de la sorte d'invisibles et incalculables kilomètres, on ne savait trop. Huit heures d'usure de semelles par jour, à tant la paire de chaussures par année, cela devait chiffrer lourd. On ne savait rien de sa vie privée. C'est sous ce modeste emploi qu'opiniâtre et stylé il dissimulait un récent chagrin. Ses tempes grisonnèrent, comme une usure discrète, sans que nul n'y prêta attention. Égal à lui-même, il vaquait, effacé, toujours aussi sobre et preste. Un jour, l'un des clients le surprit à participer à une course de garçons de café, dans le quartier populaire de la ville. C'était sans doute dans l'ordre des choses parmi les plus anodines qui soient, et qui meublent l'existence des êtres effacés mais néanmoins projetés dans un emploi du temps au mys-

tère insondable. Cet homme quasi transparent, à l'humeur indécidable sous son masque à la Buster Keaton, devait être foncièrement triste. À moins qu'il ne fut pétri d'une espèce de stoïque bonheur. Pourtant, on ne sait trop si ce fut par hasard ou par le biais d'une entremise irrespectueuse, toujours est-il que madame Rita fut mise au courant que son employé couvait une peine, sans savoir au juste de quoi celle-ci retournait.

Bob finit par s'apercevoir qu'on lui venait en aide de multiples façons, comme on tente de consoler un malade, malgré lui. La patronne avait bien tenté de lui demander de quoi il retournait mais n'avait récolté qu'un pauvre sourire poli et un mouvement affectueux de la main qui semblait vouloir effacer toute équivoque. Madame Rita ne fut pas dupe et elle se fit une raison. Certains clients allaient même jusqu'à rendre eux-mêmes leurs verres vides directement au comptoir, pour épargner à Bib des allées et venues éreintantes. Tout cela s'effectuait en douce. Seulement, Bob percevait que cette aide se faisait au plus petit bout des sentiments, ce n'étaient jamais que bribes d'intentions décapitées de leur foi, comme sous l'effet pervers d'une onglée du cœur.

Bob disparut le jour où une cliente lui sourit de manière un peu trop appuyée.



## Exercice second

*Apocalypse*

Ce matin, d'un gris belge, en faisant irruption dans la rue, j'ai croisé des milliers de gens. Du calme et de la solitude dans mon deux-pièces, je suis passé au tumulte, au grondement, à l'ivresse des surgissements inopinés, disparitions brutales, frôlements d'une myriade de quidams et de véhicules. De la faune complexe, modèle hétéroclite, avec probablement des meurtriers potentiels sous leurs trombines neutres. Avec aussi une racaille au gabarit multicéphale, à double ou triple casquette.

J'ai dépassé des affranchis, de grands conquérants ratés, me trouvait, l'espace de quelques secondes, face à de petits parvenus, de gros blasés et de secs magouilleurs, micro-parcelles de consciences erratiques faisant leurs premières armes à califourchon sur la folle trotteuse de l'heure. Électrons fous dans le chaos du temps qui passe et n'oubliera jamais de les occire. Dire que tout ça doit être nourris, soignés, pousser ou traîner ses mioches geignards, jouer son petit tyran, être servis, accueillis dans les magasins, guidés dans les dédales administratifs, les usines, les bureaux, comme si de rien n'était. Des légions de salopards se dissimulent

ainsi dans un confortable anonymat. À chaque jour son lot. Mais chaque matin est pareil. Je m'y insère sans joie, avec un échantillonnage de gestes machinaux, aguerris, automatisés par une expérience fortuite ou peaufinée. En quelques instants, on peut se fondre dans un baroque échantillon d'humanité. Certains s'y font très bien, au vu de leurs faces hilares, repues. D'autres sont aux antipodes de se douter de leur ridicule, de leur vanité, de leur mimétisme, de leur soumissions crétinisée. Milliers de routes qui s'effacent dans l'incognito restimulé par de nouvelles confrontations invraisemblables, hideuses. Jamais de sillons ni de grains. Rien que du vent, de la fuite, de la sonorisation urbaine aux angles de moche Lego. Espace dévolu à un ballet grouillant et hideusement médiatique qui ne cesse qu'avec les grands cataclysmes.

Et c'est tous les jours le même duel répétitif des regards, des confrontations indésirables, les évaluations constantes du coup d'œil, les corps qui arborent des stratégies de survie ou de provocation. Les destinées parallèles se suffisent de la sorte, par les regards renouvelés. L'œil cerne les têtes, jauge, sonde le jeu de quilles, dont l'offre est nettement supérieure à la demande ! Chaque matin, le même invariable topo mécanisé, robotique. Chaque matin...

Mais le soir venu, une fois que j'échappe à ce torrent démentiel, j'oublie tout de ces milliers de fantômes entraperçus, de ce tas de figurants hâtifs, de suspects, de bipèdes en état de marche ou enfermés dans leur habitacle dispensateur de toute sociabilité. Mon esprit se délecte de cette mise à l'oubli des hor-

des de mariolles, des victimes du surnombre. Car il s'agit bien de ça. Je regrette mon manque d'héroïsme face aux puants, aux enragés et à tout ceux qui, en général, enlaidissent la vie d'une manière ou d'une autre par leur seule présence. Parfois un visage, une posture, un ton de voix, quelque chose de fréquentable, se fige pour quelques heures dans ma mémoire. Rare. À ces souvenirs qui s'évaporent très vite, ma patience est à la mesure du rien, du nihilisme, de la farce politique qui nous surplombe comme une fatalité. Chaque matin je pourrais m'attendre à ce qu'un déclic, un tremblement de l'air inconnu, une fièvre de la conscience s'empare de toutes ces ombres.

Mais non. Rien ne se produit. Aucun bouleversement, aucun réveil. La ruche bourdonne et tout semble normal. Partout sur la planète c'est pareil, avec les guerres, les tortures, les famines en plus. Et chaque matin je me dis que *c'est comme si de rien n'était*. Tout fonctionne, tout fait du bruit, s'agite, court, s'ignore ou se provoque. C'est donc que tout va normalement et que je suis tenu d'y croire. Du moins c'est sans doute ce qui est souhaité de la part de nos maîtres.

Où que j'aïlle, quelques heurts, quelques virages serrés et le bruit, infect et permanent, qui s'insère dans une fébrilité qui ressemble à des évasions, jamais assez loin. Chaque matin est la banale copie conforme des précédents, comme une étiquette qui colle à un simulacre de vie. Autour de mes épaules se noue le serpent in de la généalogie de l'Univers.

Galaxies effroyables, nébuleuses inquiétantes, étoiles géantes, trous noirs à l'encan. Beautés qui n'échappent pas à l'horreur de la démesure. De ces humeurs et purulences apocalyptiques, le jeu en vaut-il vraiment la chandelle ? Au dehors autant qu'en dedans, c'est toujours le même quotidien remueménage planétaire qui se rappelle à nous et se perpétue de génération en génération. Ses menaces se font sournoises et ses attaques brutales, sans merci. Il n'est pas donné de légitimer sagement notre vacuité. Alors, nous passons notre temps à tirer aux clays, à frapper sur une balle de golf, à bouffer du kilomètre. En vain. Tout autant que ces vastes foires, ces rassemblements autour d'un stade qui croule sous les hurlements bestiaux. Autant de pauvretés qui ruinent tout espoir d'éveil. Et dire que tant et tant se font théologiens, pourfendeurs de vérités, de Fois impures. Bandes d'apôtres, qui prêchent des certitudes trop meurtrières pour être crédibles !

À chercher Dieu dans la poussière du passé, on y rencontre beaucoup d'anges déchus. Pendant ce temps, je constate que la ville manque cruellement de chants d'oiseaux...

## Exercice troisième

*Petite caricature*

Soyons clair. Et même plus : incroyable, la petite, ben c'est plus elle. C'est plus *notre chtite*, vous comprenez ? M'étonnerait, mais enfin bon, je vous narre. Toujours est-il qu'elle est devenue si maigre qu'il serait possible de diagnostiquer une côte cassée à son prochain éternuement. Tel quel. Et cette silhouette, dites, plus grand chose à voir avec cette ferme épaisseur, ce moelleux et ce répondant du gabarit d'antan. C'est pas possible, cette même a dû fréquenter de trop près l'épicentre d'un séisme au mauvais moment, là où ça devient féroce ment cacateux pour tout projet à long terme, vous voyez ? Et ces yeux enfoncés dans les orbites, comme si elle avait regardé de trop près une borne kilométrique en poussant une pointe à moto ? C'est d'un pathétique, j'vous jure. Car elle ne se déplaçait qu'à bord de cet engin. Pas de la pétrolette criarde d'adolescent attardé, non, du sérieux silencieux, taillé dans une masse de chromes et de boulons rutilants. Rien à voir avec une « mopette » de gamine boutonneuse.

Bon et puis voilà. Notre petite c'est plus qu'un fantôme qu'aurait égaré son suaire. Reste pas grand-

chose, vous en conviendrez. C'était pourtant une athlète enviée, jalosée, autant le dire comme c'est, par des concurrentes moins avantagées pas la force ou la volonté. Oui, des petites on en trouve des flopees, mais c'est plus *notre* petite, c'est tout. C'est triste de la voir s'écailler comme ça. La lèpre serait pas pire. C'est sûr qu'elle s'en remettra. Y a pas que le sport, après tout. Des records on peut en battre dans n'importe quoi, n'importe où et n'importe quand, c'est pas les « céoènes » qui manquent. Fastoche. L'inventivité, ça s'appelle. Avec beaucoup d'entraînement et d'abnégation on peut se faire un nom, une légende. Y a même des vicieux qui parviennent à faire carrière dans la politique, c'est dire.

Ah, notre petite, elle, tenace qu'elle était, et avec ça cuirassée de muscles comme un porte-avions. Une Schwarzeneger version femme. Sûr, on aurait pu en user et même en abuser comme remède dans un repaire de Talibans. D'accord, la plupart du temps, dans la politique du corps, le biceps est le forceps du primate, l'outil de dialogue privilégié de la brute qui fonctionne sous l'impulsion du pois chiche cervical dans lequel il trouve aisément de quoi justifier sa piètre existence. Mais là, chez la petite, non : de la raison à fleur de peau. Elle avait pas son cerveau dans les fesses, la petiote. Une toute belle académie, aux proportions calculées, faut admettre. Que du solide, de l'éprouvé. Tout dans la détente féline et le coup d'épaule qui arrache. Une bombe, pas moins. Quoique pour lutter contre des fondamentalistes il faut impérativement user du palan, pour arracher la racine de l'endoctrinement fichée dans la gencive des psalmodieurs. D'ailleurs, le seul langage qui assure

une chance de leur clouer le bec reste l'assèchement, la mise en fusion, la gélification, le broyage écologique avant la mise sur orbite. Celle de Pluton, de préférence. N'empêche, une bonne tarte dans la gueule, ça remet certaines convictions dans les bonnes fosses septiques.

Maintenant, voilà, c'est fini. Not' chtite s'est dégonflée. Pourquoi ? Comment ? Seul un légiste pourrait le dire, mais comme elle est pas du tout portée sur le rapprochement avec le corps médical... Elle les sent trop intéressés. Le coup de l'altruisme, on ne le lui fait pas. Go home, les chourineurs et autres bons apôtres ! Dorénavant, ses concurrentes jubilent, vous pensez. Elles n'ont plus peur, puisque la petite est désamorcée. Mais attention, la cerise aura pas le dernier mot. La petite va s'investir, c'est sûr. Question de temps. C'est sûr, ça va se fendiller quelque part, quand elle se mettra au point de croix irlandais ou à la polka chaloupée, catégorie vétérans.

## Exercice quatrième

*Souvenirs extatiques*

*Allons, messieurs !... Messieurs, s'il vous plaît , reprenons depuis le début, voulez-vous !* clame le vénérable professeur. Pétri de science, homme austère, le docte sieur André De Neef est, depuis des lustres infinitésimaux, assigné au sacerdoce de l'enseignement, de gré ou de force. Classe d'amour, pour adultes en phase de transition. On en est aux approches et autres parades gesticulatoires animales en prélude à l'acte copulatoire. *Alors, voyons à présent la stratégie des requins (squales) de seconde génération, louvoyant en zone suburbaine. Euh... Ben oui, tiens, vous, oui vous, Monsieur Nonyme...*

Douche froide. *Oui m'sieur*, bougonne mornement l'infortunée victime en s'arrachant à sa douce farniente si cruellement interrompue. Soupir, froissement de tissu de l'uniforme, rires contenus derrière lui, en somme tous les menues interactions d'une classe plus ou moins docile. L'infortuné candidat au savoir, André Nonyme, franchit sans joie les quelques mètres qui le séparent de cette estrade qui, durant l'enfance déjà, lui a toujours donné l'impression de figurer les marches d'un échafaud destiné aux incom-



pris dans son genre. C'est à chaque fois le même sentiment d'être désigné par un sort injuste et exhibé à la vindicte publique, tel un singe nullement savant bientôt passé à la Question. La glotte gonflée sous le stress, le rythme cardiaque quelque peu emballé, la démarche molle et comme ralentie par le poids titanesque d'une incompréhensible fatalité à laquelle il eut été ravi de tordre le coup, Nonyme attend le coup de grâce.

- Je vous en prie, pressons ! Bien. Prenez une craie, mon garçon, et exposez-nous en détail le fruit de vos récentes investigations à propos du sujet précité.

Quelques-uns parmi les impitoyables, surtout des hommes évidemment, pouffent.

- Messieurs ! Allons, j'ai dit du calme ! Il y en aura pour tout le monde !

C'est qu'il y a effectivement de tout pour faire ce vil monde. Même des tyrans qui ne s'en prennent qu'aux malheureux, aux déshérités du Savoir.

Contrit, Nonyme s'approche jusqu'à faire face au vaste panneau noir honni, vraie gueule béante d'un gouffre sans la moindre considération pour ses victimes. L'Ogre noir a tout le temps, lui. Froid rectangle qui demeure jusqu'à présent bêtement vide. Bon, ne dit-on pas que c'est le premier trait qui importe ? Nous verrons bien par la suite, se dit le condamné. Un claquement de règle sur le bureau de De Neef lui rappelle que le temps passe à une vitesse excessivement prompte pour le bourreau, mais pétri d'une misérabiliste lenteur pour Nonyme. Avec une moue de dégoût, il saisit une craie. Écrire,

oh oui écrire, mais n'importe quoi, noyer le poisson, avec, pourquoi pas, l'expression d'une tension créatrice bien imitée. C'est sûr que De Neef comprendra. Il ne peut en être autrement. Un homme aussi redouté, aussi doué que lui ne pourra demeurer insensible à une verve sincère, fut-elle hasardeuse. Un épandage de n'importe quoi fera l'affaire et prouvera tout au moins de la bonne volonté, quand bien même s'écarterait-on quelque peu du thème imposé.

Après une hésitation, Nonyme lève la main et commence à se venger du mauvais sort :

*« Parfois, je hais mes amis. C'est juste par acquis de conscience. Mais il est vrai que cela demande autant de courage que de détester ses ennemis. »*

Voilà, c'est parti, se dit Nonyme. A présent plus rien ne l'arrêtera. Du moins en est-il convaincu. Au fur et à mesure qu'il s'épanche, s'établit un silence pesant qui écrase l'auditoire entier. Fait étrange, De Neef ne cille pas, n'émet aucun son, extraordinairement serein et figé dans son vieux cache-poussière gris. Conforté par ce silence, soudainement mué en scribe forcené, Nonyme se laisse emporter par le flot d'une écriture presque automatique. Comme s'il était né devant cet écran noir, il n'en éprouve plus la moindre angoisse. La craie crisse sur le panneau, traçant ses petits sillons blancs à menus coups secs et hachés.

*« Qui sont-ils, en fait, sinon des ennemis potentiels, des traîtres latents n'attendant que l'occasion et les moyens pour s'auto-proclamer victimes ou sauveurs. »*

*Bande d'usurpateurs ! Un mot tronqué, un faux pas, un geste frileux et ils éclatent en supernova de rancune...* » Le brusque claquement de la règle sur le bureau fait sursauter Nonyme, un tantinet agacé d'avoir vu le fil de son inspiration aussi brutalement sectionné. Le front bas, il fait face à l'autorité.

- Monsieur Nonyme, dois-je vous répéter que la matière de mon cours ne concerne que l'éthologie animale, non l'humaine ? Correction, je vous prie !

Entre les rangées de pupitres, à voix couvertes fusent rires et lazzis. Les lâches se vengent comme ils peuvent. Le faciès blême sous l'affront, Nonyme fait volte-face, le nez sur les sillons blancs qu'avec audace il vient de fougueusement tracer. Quelques rageurs coups d'éponge ont raison de son audace. Cette fois, ce ne sera plus sous l'emprise de l'effroi qu'il accomplira sa tâche, mais sous celle de l'expectative. Après une infime hésitation, il dévide son intime écheveau :

*« Sa carrière avait débuté de manière assez banale : deux balles de petit calibre dans le thorax, oubliées par un lecteur outragé, à l'occasion d'une séance de signature. Comme promotion littéraire, cela estomaque ! Toutefois, l'incident eut pour lui de faire grimper la vente du bouquin. Désormais, l'auteur éprouverait-il quelque peine à expectorer son trop-plein de bacilles, tel que le lui intimait sévèrement sa religion. Ce détail platement domestique le rongait*

*toutefois moins qu'un remords d'une tout autre nature. Si ses cheveux ras, dénués de la moindre fan-*

*taisie, lui assuraient la rédemption à six voix contre deux, il demeurait immergé dans les affres d'un péril imminent : l'imposition d'une punition pour « culot d'avoir commis un livre.»*

Silence froid de quelques secondes, suivit d'un nouveau claquement, plus appuyé.

- Décidément, impertinent jeune homme, vous n'en faites qu'à votre tête ! Vous seriez-vous fourvoyé d'établissement ? Est-ce donc là tout ce que vous avez à nous faire partager, dans le cadre de mon cours ? Votre charabia n'a pas sa place ici !

Faisant fi de l'algarade, baignant avec volupté dans les flots impétueux de cette ultime disgrâce, Nonyme se jette alors, incontinent, dans l'exploitation de cette pulsion viscérale qui enfle et gronde, torrentielle, dans son cerveau. Le voilà qui se débat dans le flux sauvage de l'expression qui l'entraîne à accomplir ce qui fait enfin sens, alors que jusqu'ici il s'était senti piégé par une vie insensible à tous ses malheurs.

Impénétrable aux exhortations de plus en plus véhémentes de De Neef et au chahut qui prend des proportions inquiétantes, la craie n'en finit plus d'entraîner la dextre d'un cancre incroyablement transfiguré. Elle devient inépuisable, jusqu'à le conduire à écrire, écrire encore et toujours, en anticonformiste qu'il vient de se découvrir... Seul le tintement grêle de la cloche de fin de cours met un terme à ces débordements du jour, qui se poursuivront des années durant, hors les murs de l'école.

Il était presque certain qu'un jour celle-ci finirait par congédier ce génie d'un genre indésirable.

*Indésirable ?* Au moins jusqu'à ce que les anciens compagnons de classe de Nonyme achètent et lisent, quelques années plus tard, qui avec étonnement, qui avec amusement, respect ou admiration, l'un ou l'autre de ses romans tirés à des milliers d'exemplaires.

## Exercice cinquième

*Régime sentimental*

*Un problème ? Des soucis ? Nous sommes là ! Quoi que nous vous recommandions, nous agissons pour votre bien. Quelle que soit votre demande, vos convictions, votre état d'esprit : obtempérez à nos recommandations, par bon sens, pour vos proches et bien sûr pour le confort de votre progéniture. Pourquoi attendre ? Rejoignez-nous ! Faites partie de notre grande famille...*

Merci papa merci maman. Ou comment faire admettre l'anormalité. Apanage des villes-cancer ? Pas uniquement : des banques aussi font la lèche et prennent le public pour ce que, généralement, il n'est pas. Sans parler de certains ministères et autres hauts lieux dans lesquels on décide de la marche du monde comme si le citoyen était trop ignare pour faire partie des êtres pensants. Aussi lui concoctent-on le mode d'emploi de son avenir lobotomisé. Magnifique doctrine amidonnée des pays frigidés qui prennent grand soin du petit contribuable qui se fond dans la masse compacte, scrupuleusement anonyme du « Tous pour Lui » chacun pour soi. Sinon, que deviendrait le code barre, le matricule, sans le salva-

vateur, l'assistance, la surveillance constante et intransigeante des sires de papa *Pouvoir* ? Le rêve de tout dominateur très, très concerné par tout ce qui touche à la pérennité de sa puissance tient en quelques directives, obligatoires, œuf corse. Il arrive aussi que dans toute bonne démocratie qui tente de se respecter, se développe sournoisement dans les coins ce genre de « soutien » empressé, hautement recommandé...

Art.1 - Pour votre santé, vous serez dispensé de toute colère, de toute contestation : celles-ci sont estimées superflues par le corps médical et très particulièrement par le Régime. En conséquence, vous attendrez là où on vous le dira. Vous apprendrez à être, de jour comme de nuit, suivi légalement par nos affectueux agents détachés, dépêchés, délégués et assermentés par nos soins, infiniment dévolus à votre chère protection. À cet effet, vous serez doté d'un badge dont vous ne pourrez vous séparer, des fois que vous oublieriez qui vous êtes, c'est à dire matière première, simple objet technologique, autre-ment dit « ressource humaine »... dans le cycle consommateur-producteur. Des fois que vous seriez factice ou que ceux qui vous connaissent refuseraient subitement - les bougres - de ne plus le savoir.

Art.2 - Pour votre sécurité (vous l'aurez deviné), vous n'agirez pas en dehors de ce qui vous est permis. C'est-à-dire dans les fermes limites imparties par nos soins attentifs et propres à la catégorie dont vous faites joyeusement partie. Nous soustrairons d'office votre quote-part à la base de ce qui restera de votre dû, une fois toutes les participations imposées, nor-

malement requises, défalquées des trois-quarts qui nous reviennent. Pour votre bonheur, cela va sans dire. Bien évidemment sans omettre l'incontournable écot aux dispendieux et prolifiques services de sécurité.

Art.3 - Toujours pour votre sécurité, vous n'aurez droit ni à l'erreur ni à l'aisance, toujours suspecte en dehors des statuts, lieux, horaires, conditions méticuleusement réglementées et organisés à cet effet. Tout manquement équivaldrait à une louche et étonnante rébellion. Les dispositions prises vis-à-vis de ces incompréhensibles agissements devront être expressément comprises comme prescriptions honorablement éducatives. Vous serez de toute manière, à jamais, indéfectiblement au service de la Sécurité. Car, tel que n'a pas manqué de le proclamer notre Guide adulé : *manquer à sa sécurité équivaut à mettre celle d'autrui en péril*. Dans cet ordre d'idée, le suicide sera donc, évidemment, par la force des choses et des baïonnettes, strictement défendu. Il vous faudra vivre, quoi qu'il vous en coûte. Toute attitude anti-sécuritaire est intolérable et sanctionnée par un stage forcé de sage-femme ou sage-homme dans l'un de nos centres agréés.

Art.4 - Toute forme de pauvreté est répréhensible et ne contribue en rien à la sécurité à laquelle vous avez droit, par soumission à notre Guide. Elle sera par conséquent sévèrement réprimée. Ainsi, le travail obligatoire contrecarrera cette tendance consécutive de négligences misérables et d'abandons désinvoltes des obligations auxquelles ne peut censément échapper tout citoyen attentif à sa sécurité et l'ayant



bien comprise. La pauvreté, par nature, est suspecte en soi. Sont donc dignes d'exister, en toute sécurité, ceux qui contribuent annuellement, sans fléchir, leur vie durant, à la gloire de notre Guide.

Art.5 - À partir d'hier, et pour votre sécurité à laquelle nous tenons plus qu'à notre mère, vous n'aurez plus droit aux rassemblements incongrus de plus de deux personnes. Vous vous prosternerez devant les agents de la Sécurité, modèles et directs représentants de notre Guide vénéré. Ignorer, mépriser, ne pas saluer ou proférer une sourde menace à l'encontre de l'un d'eux équivaldrait à en faire autant à notre Saint Guide (votre sécurité en pâtirait fâcheusement.) Si vous n'êtes qu'une femme, vous veillerez à ne plus accoucher en dehors des heures de bureau ni durant les périodes de vacances, restreintes pour la sécurité générale. Vous rirez quand ça nous chantera.

Art. 6 - Par sécurité, vous adorerez le veau d'or, même s'il est en plaqué (pour la sécurité ambiante). Vos pairs auront charge de dénoncer en toute sérénité le moindre manquement de votre part aux strictes règles, édictées par nos services de sécurité, profilés pour faire preuve d'une efficacité inégalable. Souvenez-vous, *la politique du corps ne peut s'abaisser devant la raison*, à dit notre Guide. Les redoutables inutiles qui persisteraient dans ce genre de déperdition seront écartés, mis au ban de notre magnifique société, car tous figurent un exemple nauséeux, par trop insécurisant pour leur entourage.

Art.7 - Pour votre entière sécurité, nous déciderons de lancer la bombe. Dicté par notre souci de votre sé-

curité, nous dévasterons, au nom de notre Guide, tout pays dont les infidèles à la sécurité auront pris une attitude hostile à notre égard. La sécurité de nos propres citoyens sera garantie, pour autant qu'ils persistent à produire, à voter, à souscrire aux vingt-huit assurances obligatoires que nous leur recommandons chaudement. Puisque nous nous décarcassons de la sorte, il n'est que normal que tout locataire d'un immeuble doté de ses sept vigiles réglementaires octroie dorénavant à ces derniers une prime mensuelle. Chaque fou aura son garde attitré, car il n'est rien de plus périlleux que de vivre. Aussi, pour votre sécurité, nous vous sé-cu-ri-se-rons ! Nous légiférerons en connaissance de cause, à huis clos, par sécurité, à propos de toute utopie alarmante dont vous pourriez détenir l'étrange et suspect potentiel.

Art.8 - Par élémentaire sécurité, quoi que vous fassiez, où que vous vous rendiez, et quelles que soient vos intentions, ne vous faites pas prier : arborer les signes distinctifs qui vous catégorisent, montrez patte blanche, connaissez les mots de passe, apposez spontanément vos empreintes digitales et subissez avec le sourire la fouille qui va de pair avec toutes ces disposition dans votre plus grand intérêt : celui qui nous préoccupe avant même le nôtre.

Art.9 - Plus que jamais, pour votre plus haute sécurité, nous établirons un quota de tout indice de sécurité. En conséquence, nous supprimerons tout obstacle incongru et, au besoin, nous en créerons des

factices afin d'établir la preuve de notre magistrale efficacité, de notre foncière utilité et de l'impossible retour en arrière qui est le véritable tremplin des nations qui font un grand pas en avant devant le gouffre de l'impossible.

Art.10 - Dorénavant, par prudence, vous ressemblerez à tout le monde. Inutile de vous démarquer : restez prudent ! Tout ce qui dépassera des rangs millimétrés, tous les encombrants, les réfractaires à notre expansion, tous ceux qui oseront boycotter les ineffables recommandations de notre Guide et qui ne voudront pas consommer n'importe quoi à doses prescrites seront honnis, évincés, banni, parqués, laminés. Pour le dire de manière dangereuse : totalement insécurisés.

Art.11 - Par un effet de notre très haute bienveillance, nous vous maintiendrons en vie bien au-delà de la durée normale (car nous représentons désormais la nouvelle norme progressiste), parce qu'il faut, aussi, que la science médicale assure ses vieux jours. Nous prendrons toutes les rigides allures martiales qui s'imposent à la juste mesure de notre absence totale de préjugés et de scrupules qui, à tous les degrés, entravent la Sécurité. Les scrupules sont les dangereux freins qui empêchent une société moderne, magnifiquement sécurisée d'évoluer désormais à l'abri de tout péril, vers une conformité mondialisée de bon aloi et tout à fait dans l'ordre des choses. Tous les mâles dignes de ce nom en arboreront les attributs virils les plus démonstratifs,

tels que moustache, panse débonnaire et galbée en suffisance, costume trois-pièces, téléphone cellulaire plurisécurisé à la main, moue mi-méprisante, mi-soupçonneuse, bref tout qui assure le sérieux et qui impressionne d'emblée.

Art.12 - Par une prudence décrétée d'utilité publique, nous réduirons considérablement le champ d'action des citoyens. Convaincus de la vertu de l'exemple, nous adhérons à la vérité qui veut que rien ne soit plus contagieux que l'intelligence bien formatée. D'ailleurs, il n'est de facteur plus propice à l'insécurité que la débauche de liberté, telle que la connue notre patrie, avant l'heureux avènement du Guide, notre Bienfaiteur à tous. La pensée sera donc réduite à sa plus simple expression. Elle sera et demeurera strictement utilitaire, vouée à notre entier bénéfice, et pourvoira à vos besoins élémentaires dans les strictes normes de sécurité, cela va de soi.

Art.13 - Une sécurité d'ampleur sera intensément étendue à tous les secteurs d'activités. Si le témoignage de faits avérés allant outrageusement à l'encontre de notre efficience en matière de sécurité devait nous parvenir, nous assénerions d'emblée aux impudents fauteurs de trouble au moins six coups de matraque plutôt que deux, à titre préventif. Dans le cas d'une sage coopération à l'établissement d'une sécurité incontournable et par voie de conséquence généralisée, nous vous anoblirions, vous seriez instantanément noyé sous une douche drue de titres

et distinctions ronflants (dont tout le monde se fout, mais bien jolis sur les en-têtes de lettre.)

Art.14 - Prudemment, à pas comptés et dans une expectative des plus calculée, vous serez dûment analysés, testés, jaugés, évalués, dirigés ou évaporés vers les services compétents. L'aventure sera un vain et ridicule mot, totalement dévalué. Le hasard n'aura plus cours, à partir de désormais. Dans un souci d'intense sécurité, vous naîtrez et mourrez sainement, sans risques, sans coût et en de bonnes mains cataloguées et contrôlées en permanence. Nous ne vous voudrons que du bien (revu et corrigé journallement par nos bons soins.)

Art.15 - Par souci de sécurité, nous serons vos amis attitrés et définitifs. Chacun y aura sa part de bonheur lyophilisé, intensément réglementaire. Nous nous occuperons de vos moindres peurs, déciderons de vos absences ou présences, de vos tâches, du pourcentage de possession de vos moyens intellectuels et physiques, de votre droit à vivre selon les saintes normes prescrites. Attention : exister pourra être comprise comme une forme de punition, un luxe inabordable pour certains parasites.

Art.16 - Enfin, pour notre propre sécurité et afin de faciliter et déployer au firmament notre œuvre, vous veillerez à demeurer aussi indifférent, passif, lâche, hypocrite et inerte que possible. C'est-à-dire autant qu'à l'accoutumée, bien avant que nous vous prenions énergiquement en mains pour assurer votre

sécurité, *notre plus grand souci*. Nous serons vos sauveurs et feront votre bonheur. Vous ne jurerez que par Nous, puisque vous serez le prolongement de notre volonté, toute dévolue à la sécurité.

## Exercice sixième

### *Prophylaxie*

Écriture est silence. C'est la musique de la pensée.  
Une mélodie sans la moindre note.

Pas d'indication de mouvement ni de rythme.

Certains développent, pour la vie, l'amour de cette musique de l'intimité. Il est des poètes qui doivent beaucoup au silence. C'est en sa compagnie que l'on peut le mieux approcher du poète, découvrir son chant véritable, inaudible en toute autre circonstance.

Le silence, c'est le mystère.

Le mystère s'inscrit dans la lenteur.

L'amoureux du silence se sent le plus en possession du monde lorsque tout bruit cesse alentour. Il a adopté le silence en douceur, depuis son tout jeune âge, sans hâte.

Lenteur et mystère sont toujours de bonne foi.

Les musiciens aiment aussi le silence. La musique est le fruit du silence de l'âme. Et ils reconnaissent son chant dans la musique, dans toutes les musiques qu'ils interprètent. Cette musique est plus d'esprit que de corps, elle n'est traduisible qu'avec de l'amour

Chaque pensée est un ballon, mieux, une bulle qui renferme une portée de silence. Tantôt diaphane, tantôt irisée, chatoyante, elle attend un moment particulier, puis éclate sur le papier. À ce moment, elle n'appartient plus au poète, à l'amoureux, au musicien.

Parfois, il suffit de souffler légèrement sur les bulles les plus lourdes, pour qu'elle s'en aille loin, parce qu'on y a cultivé des souffrances muettes, les impacts douloureux que le monde subit.

S'y trouvent étouffés les hymnes à la guerre. Y sont rendus muets les cris des bellicistes, les exhortations à la vindicte.

Il arrive qu'une bulle éclate. C'est toujours en silence. Comme la paix. L'événement passe inaperçu.

La vitesse ferait du mal au silence.

Le silence ne s'impose pas, comme le bruit aime à le faire.

Dès la disparition d'une bulle, une autre se forme instantanément, pleine de mots, d'allégresse, d'enthousiasme. Jamais sur commande.

Le poète se laisse pénétrer par le rythme de la vie, il ne tente pas de la conformer à ses exigences, comme un dresseur imprime sa volonté à un animal ou à un autre homme.

La plupart des bulles proposent une même valeur de silence. La plus rare. L'écriture y trouve sa meilleure part.

Un silence généreux ne compte pas. Il s'offre tout entier.



Chez le poète écrivain, les mots alignés sur le papier sont souvent vite oubliés. Dans les sillons étroits des caractères, les haies de mots ressemblent aux vagues de l'océan. Une houle blanche et noire, mouvante, disperse tout repère. La mémoire s'y perd.

Il faut énormément de mots pour être compris. Beaucoup de bulles pour pardonner.

Il faut du silence au format des plus grands gouffres pour supporter l'injustice, soigner le pire.

L'écriture des sphères est légère. C'est pour cela qu'elle s'envole si aisément. Il ne faut pas peser trop lourd de bruits pour espérer la suivre dans son voyage sur les pages.

Une bulle n'a pas de prix. Elle n'a pas de valeur parce qu'elle les a toutes. C'est un équilibre subtil que seul l'empire pacifique du silence a établi, une fois pour toutes, en dehors de toute intention humaine.

Le bruit, le train des paroles empêchent le silence de gonfler ses petites bulles-oasis. En temps normal, elles peuvent atteindre les plus hauts nuages, si la gravité d'une planète souffrante les en empêchent.

Peinture est poésie du silence. Sœur jumelle de l'écriture.

C'est à l'aube, lorsque la Terre a tourné l'une de ses hémisphères au machiavélisme des promoteurs de bruits, que l'écriture, la peinture ou la musique tissent leurs réseaux d'amertume ou d'espérance.

Le cerveau dirige les artistes en silence.

Le silence est le maître, le meilleur outil, le léger complice docile de ce qui fait que nous sommes soit hors, soit dans les bulles.

La musique peut parfois nous ramener au goût pour le silence, lorsqu'elle se fait essentiellement bruit pour nous hurler nos maladies. La musique, qui naît d'abord du silence, peut se droguer d'elle-même.

La fuite dans la musique, pour tenter d'échapper au monde, à la vie et à ses contraintes, s'appelle vivre dans une bulle de bruits.

L'action du bruit engendre un plaisir douloureux. Alors, nous ne pouvons plus reconnaître notre ami le silence. Nous croyons que la vie n'est que bruit, que le bruit seul lui est nécessaire, indispensable.

Si la nature est faite de bruits et de silences, ce n'est pas pour autant un combat. C'est un mariage. Le bruit entonne l'ode à l'action. Le silence en souligne lumineusement tous les charmes.

C'est le silence qui soigne nos plaies de l'esprit. C'est le bruit qui s'acharne à nous distraire de notre peur du silence, car, tel que l'énonce Victor Hugo : « Le silence n'effraie que les esprits qu'il n'illumine pas. »

## Exercice septième

*La mission*

Une épaisse brume sombre commençait à verdir sur les Monts du Crâne. On entrait dans la période de reptation. Le froid décimerait encore, comme à chaque cycle, des millions de victimes. C'était le juste sort. Il en avait toujours été ainsi sur cette maudite planète. Le dronien se prit à regretter son implantation. Combien de temps, déjà ? Trop longtemps pour qui n'espère que la paix alors que sur cette morne sphère, débarrassée de toute maladie mortelle, il fallait désormais s'engager dans une guerre infecte et inutile.

Jamais le quota de démographie ne descendait suffisamment bas. Régulièrement, une guerre était programmée pour compenser l'excès de natalité. Il fit volte-face. L'air devenait rare et il fallait parler avec économie, rester calme. Le visage légèrement translucide du dronien n'exprimait que de la froideur. Une décision devait être prise devant les menaces du peuple Sbire. « Même les mascarades ont leur terme ! » fit le dronien, d'une voix feutrée.

Antaxis ne réagit pas immédiatement. Cela faisait une demi-génération qu'il agissait pour le compte de son maître, le Régulateur, et il avait appris à réfréner ses réactions selon les humeurs de celui-ci.

« Sans doute, maître. Mais il ne s'agit tout au plus que de s'infiltrer au-dedans des noyaux de rébellion. Nous n'aurons guère de peine à réduire les vivres destinées aux entités satellites. Nous entrons bientôt dans le grand périhélie séculaire, et... » Par prudence il se tut. Les yeux globuleux du dronien le contemplaient avec une fixité de prédateur. « Avec le froid et la Grande Nuit, la plupart devront s'exiler, ramper ou mourir. »

Le secrétaire fit une moue dégoûtée. « Il en a toujours été ainsi, maître. »

*L'imbécile*, songea le dronien. *Même avec celui-là il faut jouer la comédie*. Décidément son pseudo-secrétaire n'y entendait rien en stratégie de déroute. La grande saison morte serait rapidement là et les rebelles à la guerre entreraient alors en conflit avec l'avare Service Dispensateur qui assurait une chiche intendance pour une population affamée et transie, totalement dépendante de la politique restrictive du Conseil des Puissances Jumelées.

Au-delà de l'épais vitrage placardé de glace, quelques flammèches pourfendirent le ciel qui prenait sa couleur verdâtre habituelle. La haute et fine stature du dronien évolua avec précaution dans l'espace confiné du local. Sa stature hors norme l'obligeait à se mouvoir le moins possible, par souci

d'économie d'oxygène et aussi afin de lutter contre le froid en évitant tout déplacement d'air intempestif. Décidément, il avait mal choisi son projet en acceptant une implantation sur ce globe où rien ne fonctionnait comme ailleurs, dans le système de Vuranto.

Le Régulateur vacillait doucement en contemplant l'horizon. Ses yeux ne regardaient rien. *Étrange monde que celui-ci. Pourquoi ai-je quitté les miens et me suis engagé dans cette mission qui a tout d'une voie de garage ? Ai-je été l'objet d'un pressentiment ? La cause n'est-elle pas entendue depuis belle lurette, ici ? Mes moyens sont trop faibles pour prétendre bouleverser l'ordre établi. Je déteste cette planète. L'air trop rare y est glacial. On y vit entassé, les uns sur les autres. Pourquoi me suis-je porté volontaire ? Pour me prouver que je puis encore avoir un destin enviable ? Par désabusement ? Pour fuir Drona ? Il fallait être fou pour quitter un tel paradis ! Je suis las et ne veux l'admettre. Ma place n'est pas ici, je le sais, et je ferais sans doute mieux de m'en aller. Quelque chose me retiens, dont j'ignore tout. À moins que je ne veuille l'en bannir de ma conscience...*

Antaxis n'aimait pas le dronien. Celui-ci lui faisait l'impression d'un être mou, trop sensible. À sa place... Mais il n'était que secrétaire du Bureau Directionnel. Le bon temps de Chanor le Fulgurant était bel et bien révolu. Avec lui à la tête du Bureau, c'était routine confortable que de planifier le nettoya-

ge saisonnier. Tandis qu'avec ce dronien, il n'était question que de remords, d'interminables interrogations, de rélexions inopportunes. Sur les planètes satellites de Vuranto on avait toujours fonctionné de la même manière : flatter les vanités, promettre l'impossible, rassurer chaudement les inquiétudes fondées par des formules établies sur une absence totale de principes. La survie du système en dépendait. Comment aurait-on pu imaginer qu'un dronien se mêle un jour de porter un regard critique, pire, moral, sur la dynastie des hauts dirigeants qui, jusqu'ici, avaient tous menés à bien leur programme ?

L'aube arrivait maintenant à son terme. Les deux astres du jour s'élevaient lentement dans le ciel. Un peu de chaleur traversa les vitres du local hermétiquement clos. Les deux hommes ne bougeaient pas. Rien ne pressait. Dans l'immense bâtisse, toute une troupe de serviteurs, de préposés aux tâches subalternes commençaient à s'activer. Un jour comme un autre, parmi tant et tant d'autres.

De son attitude rigide, le dronien se tourna à nouveau vers le dehors. Au loin, les Monts du Crâne se précisaient de plus en plus et prenaient une teinte blanchâtre. Peu à peu, celle-ci deviendrait d'un éclat insoutenable. Un sentiment de malaise comprimait le thorax du dronien, engoncé dans sa coque protectrice. Se perdre en conjectures n'était plus de mise. Bientôt il faudrait qu'il prenne une décision, qu'il choisisse son camp. Celui du peuple Sbire ou celui de ses supérieurs, qui commençaient à émettre des pro-

pos désobligeants à son égard. Devant son inertie, les soupçons ne tarderaient pas à décider d'une sanction. Et personne n'ignorait de quelle nature elle pouvait être.

« Prenez-vous votre collation avec moi ? » fit le dronien, sans tourner la tête.

Question idiote, puisque les deux hommes ne se quittaient pour ainsi dire jamais. La question n'était que du vent, pour se donner une contenance. Sans que rien n'ait été décidé, le filtre antisolaire teinta automatiquement l'unique vitre du local. Une douce pénombre s'installa, estompant la silhouette des deux hommes, toujours immobiles. Ils pouvaient rester des heures sans faire le moindre mouvement.

« Bien entendu » répondit Antaxis.

*Étrange et détestable planète, se reprit à songer le dronien. On m'a assigné ce cerbère collé à mon ombre, nuit et jour, uniquement pour s'assurer de ma fidélité au Pouvoir. Je ne tiendrai plus longtemps. Quelle triste perspective. Toujours ce ciel qui commence invariablement par ce brouillard vert... Et ce froid impitoyable, la Grande Nuit, encore une fois... D'où pouvait provenir cette masse nuageuse, alors qu'il n'y avait plus aucun espace de verdure pour assurer la moindre condensation, la plus petite brume ? Dans ce cas, comment est-il possible de maintenir la pauvre atmosphère, à peine respirable, dans laquelle nous éprouvons tous tant de peine à évoluer ? Le peuple Sbire doit le savoir, sans doute, puisqu'il conteste systématiquement l'autorité suprême-*

*me depuis des générations. Dans les déserts avoisinants, des nids de rebelles tentent de survivre dans des conditions effroyables, tandis que je suis ici, maintenu entre le marteau et l'enclume, tenu de faire progresser une situation que mes infortunés prédécesseurs ont abandonnée.*

Un discret cliquetis, suivi d'un bruit de clapet se fit entendre, interrompant sa réflexion. Dans l'une des cloisons, un petit panneau coulissa latéralement pour livrer passage à une large et mince tablette. Sur celle-ci se trouvait un plateau, encombré de quelques petits récipients et autres menus ustensiles. Antaxis s'empara du plateau puis alla pousser sur un bouton dissimulé dans un renforcement, près de la grande baie vitrée. Un panneau horizontal glissa sans bruit. Deux leviers se déplièrent pour faire office de soutènement vertical, l'autre extrémité du panneau demeurant solidaire de la cloison.

Le dronien n'avait pas bougé. Antaxis toussota.

- Commencez sans moi, je vous en prie, murmura le Régulateur. Avec un imperceptiblement haussement d'épaules, Antaxis s'attabla. Le bureau qui lui faisait face était encombré de documents, d'appareils fragiles, d'instruments compliqués, de câblages qui s'enchevêtraient de manière inextricables. C'était l'antre du maître. Celui-ci y travaillait en permanence, ne quittant que rarement la pièce que pour procéder à ses ablutions élémentaires, dans un local attenant qui servait également de chambre, jouxtant



les quartiers d'Antaxis. Les communications avec les membres du Pouvoir se faisaient essentiellement par voie électronique. Le dronien ne supportait guère l'air du dehors. Rares étaient ceux qui avaient pu le croiser à l'extérieur, et le voir sans son masque protecteur. Le maître ne recevait pas de visite, excepté celle de son secrétaire. Il en était à peu près ainsi depuis son arrivée.

*Curieux personnage, se dit Antaxis, tout en se nourrissant sans aucune joie. Je m'en tiendrai strictement aux ordres du Bureau Dispensateur. Pour être sincère, je pense que ce dronien ne parviendra pas plus à nous débarrasser des rebelles que les Régulateurs précédents. Je ne donne pas cher de sa peau. En tout cas, il ne m'inspire pas confiance et je me demande à quoi il peut bien penser, des heures durant, en regardant l'horizon. On ne se parle pratiquement pas. Il ne me fait aucune confiance, sans doute parce que la méfiance est réciproque. Quelle idée d'avoir fait appel à un être pareil !*

Plus tard, on entra dans le périhélie. La Grande Nuit était là, qui avait installé en même temps un froid mortel. La baie vitrée était la plupart du temps opaque, plongée dans une noirceur à peine piquetée d'étoiles trop lointaines pour apporter quelque soupçon d'éclat. Les luminaires du bureau fonctionnaient sans discontinuer. Quant à l'aube, elle ne se distinguait guère du crépuscule, pas plus qu'on ne voyait la brume verdâtre du matin. Pourtant elle était toujours là, présente à heure fixe, imperturbablement

et jamais elle n'avait failli au rendez-vous. Le dronien ne cessait de méditer. Il ne touchait pas à la nourriture.

*Mes travaux arrivent à leur fin. Je pense avoir trouvé la raison pour laquelle le peuple Sbire résiste au Pouvoir. La brume verte est un gaz propulsé par un système gigantesque, afin d'assurer un minimum d'oxygène à la population. Dès le début de son organisation, le peuple Sbire a d'abord emboîté le pas à la politique d'exploitation radicale des forêts, qui assurait la prospérité des masses. Ce n'est qu'une fois les arbres presque complètement disparus, et quand l'atmosphère a commencé à s'appauvrir en oxygène qu'il s'est soulevé et à contesté la procédure qui maintenait le peuple dans un état de dépendance et de pauvreté extrêmes. Il a bien fallu trouver une solution à la dégradation en cascade de l'environnement. Le Pouvoir s'y est employé, mais en se ménageant une limite de sécurité. Les scientifiques mirent au point un générateur de gaz, produit à partir de cultures souterraines secrètes. Jusqu'à présent, le gaz propulsé a suffi à maintenir un taux d'existence minimale, mais plus pour très longtemps. Désormais, le peuple Sbire souhaite rendre à la planète son faciès d'antan, en commençant par libérer l'azote se trouvant dans le sol, et en faisant de même avec l'oxygène et le gaz carbonique emprisonnés dans le permafrost. Peu à peu pourrait s'enclencher un effet de serre suffisant permettant un reboisement progressif. Un tel processus exigerait*

*néanmoins quelque 10.000 ans avant d'obtenir une atmosphère digne de ce nom. Or, le Pouvoir ne tient pas plus que cela à voir les factions terroristes reprendre le pouvoir, car l'état actuel de la planète lui assure la suprématie totale sur des millions d'individus et lui permet de s'en protéger. Si j'ai accepté ma mission, c'est dans le but de lutter contre le peuple Sbire, et cela, je ne le puis. Telles sont mes conclusions.*

Assis à son bureau, le dronien demeurait prostré dans l'immense fauteuil qui moulait spontanément son corps, lorsqu'il y prenait place. Son visage exprimait une amertume, teintée de profond dégoût. Il s'était décidé à agir et avait pris maintes secrètes mesures. Depuis quelques temps, il avait préparé du matériel, pris des contacts, relevé des plans. A le voir soudain en proie à une activité débordante, Antaxis avait évidemment supposé que le dronien était sur la voie du succès. Une victoire éminemment favorable à un Pouvoir impatient. Aussitôt, le secrétaire avait communiqué son rapport aux membres du Bureau Dispensateur. Des félicitations lui furent adressées, précédant en urgence l'organisation d'un colloque solennel à l'adresse de toutes les castes dirigeantes.

Lorsque le dronien fit mander Antaxis par interphone, tout était prêt. À son entrée dans le bureau, le fourbe personnage fit mine de n'être au courant de rien. Intérieurement, cependant, il exultait, s'auto-admonestant toutefois d'avoir médité de son maître. Ce dernier le contemplait sans joie, avec son habituel visage inexpressif, teinté d'une grande lassitude.

« Voici ce que j'ai à vous confier : j'ai effectué quelques découvertes intéressantes. »

Antaxis poussa un imperceptible soupir de soulagement. Il arborait un léger sourire. *Je me doutais que, tôt ou tard, il...* songea-t-il.

Exactement comme si le dronien avait lu dans ses pensées, celui-ci fit un geste pour l'interrompre.

« Rien n'est encore gagné, certes, néanmoins j'ai... vraiment beaucoup d'espoir. Il va de soi que nombre de choses restent encore à faire. Ceci dit, je puis vous certifier que le Bureau Dispensateur est à la veille de vivre de grands bouleversements, vous vous en doutez un peu, même si vous ne savez pas encore de quoi il retourne exactement. En tout cas, c'est imminent. »

Antaxis demeurait toute ouïe et attendait la suite avec une impatience grandissante. Jusqu'ici, effectivement, les explications du Régulateur ne laissaient guère entrevoir ce qu'il projetait. Voulant en savoir plus, il questionna :

« Vos travaux, auxquels j'entends peu de choses, ont-ils débouchés sur un espoir quelconque de maîtriser le problème du peuple Sbire ? »

« Affirmatif, répondit sèchement le dronien.

Le visage du dronien se colora bizarrement. Ses yeux globuleux fixèrent le secrétaire jusqu'à le transpercer. Antaxis se sentait mal à l'aise. Quelque chose d'illogique était en train de se passer. L'attitude insolite du dronien ne laissait aucune équivoque à ce

sujet. Qu'avait-il découvert et quels étaient ses projets ? Celui-ci ajouta : « Ce que je vais vous confier n'ira cependant pas vraiment dans le sens que vous et vos supérieurs attendez, je le crains. »

La mâchoire inférieure d'Antaxis s'affaissa légèrement sur un « ah » dubitatif.

« Oui, je puis vous assurer que vous n'avez pas fini d'être surpris par ce qui va se passer. » poursuivit le maître. Le ton de sa voix s'était quelque peu durci. Sûr de lui, il tourna le dos à son interlocuteur. Il était bien trop précieux pour que l'on attentat d'une façon ou d'une autre à ses jours.

« Voyez-vous, cher Antaxis, j'ai immédiatement eu conscience de faire l'objet d'une surveillance de tous les instants depuis mon arrivée chez vous. Cela ne m'a aucunement empêché de rester en contact permanent et à l'insu de tous, avec les miens (il refit face à son interlocuteur). J'ai aussi eu quelques rapports secrets avec une des factions rebelles. C'est vous dire combien vos services de surveillance sont décidément peu efficaces.»

Ce fut au tour d'Antaxis d'arborer un visage coloré, mais cette fois par la colère qui enflait. Le dronien ne se révélait-il en fin de compte qu'un vulgaire traître ?

« Mais... Vous ne voulez pas dire que... »

« Nous serons impitoyables. Autant que vous l'avez été avec votre peuple. »

Antaxis se mit à reculer, doucement. Le dronien conservait le même ton monocorde et une expression

froide. Il semblait ne pas s'apercevoir qu'Antaxis projetait manifestement d'avertir le personnel de surveillance.

« Dans votre situation, je crois que me tiendrais tranquille, Antaxis. Quoi que vous fassiez, vos minutes sont désormais comptées. Désolé - c'est une façon de parler - mais votre gouvernement est sur le point d'être dissous. Dans le sens *anéanti*, si vous voyez ce que je veux dire. Comprenez-moi bien, Antaxis, *tout* est déjà en action, à l'instant même où je vous parle. »

Le secrétaire n'en menait pas large.

« Mais... Je ne comprends pas.. Vraiment pas ce que vous voulez dire. Comment se fait-il que.... » Bredouilla-t-il. Manifestement il fallait gagner du temps. Sa main remonta le long de son pantalon, à la recherche du minuscule commutateur phonique. S'il parvenait à l'actionner, tout ce qui se dirait dans le bureau serait instantanément transmis au poste centralisateur. L'alarme ne pourrait alors manquer de faire tourner la situation à son avantage.

Le dronien s'approcha de son ample démarche chaloupée. D'une poigne de fer, il saisit le poignet d'Antaxis et amena le secrétaire devant la grande baie vitrée, l'obligeant à regarder au-dehors. La douleur était si intense qu'Antaxis ne pouvait plus songer à autre chose qu'à obéir.

« Cette fois, dès l'aube, ce ne sera pas un brouillard vert que vous verrez planer au loin, Antaxis. Ce à quoi vous allez assister dépasse tout ce que vous ima-

giner. Vous voici en première loge pour assister à la fin de votre empire, et à l'avènement de la justice. Vous n'étiez qu'un pion, comme je le suis moi-même, sans doute. Nous n'avons aucune importance. Seul importe le développement galactique de Drona. Le peuple en a désormais fini avec la souffrance. La vôtre va commencer... »

Ce furent les derniers mots que prononça le dronien. À l'extérieur, le spectacle d'ébranlement total qui suivit n'exigeait plus aucun commentaire.

Exercice huitième

*Coup de semonce*

Institut O. Fermiaux

Versailles , 30 Juin

*Cher Monsieur Nonyme,*

*Vous, n'êtes pas sans ignorer que, depuis plus de trois générations, notre Institut édifie sa gloire sur la sueur exhalée par le travail tenace, studieux des plus primés de nos élèves, fierté emblématique de l'enseignement des Belles Lettres par notre Institut.*

*Nous en avons pour preuve qu'au terme de chaque session, les parents ne tarissent d'éloges et réservent parfois plusieurs années à l'avance l'inscription de leur progéniture Aujourd'hui, outre que nous sommes recommandés à l'étranger, nous avons consentis à organiser une section pour adultes, au nombre desquels vous comptez. C'est dire assez que notre corps enseignant est volontaire et s'est très honorablement hissé à la hauteur de la tâche que cela sous-entend.*



*Il va sans dire qu'inculquer les éléments de la technique d'écriture ne va pas sans mal et peut provoquer des troubles divers au sein de l'une ou l'autre de nos classes. C'est, hélas, le cas de la vôtre, qui suscite notre légitime opprobre.*

*En qualité de secrétaire général, vous me voyez chargé par la direction, de vous transmettre ses griefs relatifs à votre attitude à l'égard de certaines pratiques littéraires, dont le cours est dispensé par notre très estimé Monsieur De Neef, dont il ne saurait être question de mettre un seul instant en doute les facultés pédagogiques qui ont contribué à sa notoriété au sein de notre établissement.*

*Il semblerait, Monsieur Nonyme, que ce cours vous cause quelques fâcheux problèmes. En réalité, il est surtout question de votre attitude réfractaire par rapport à la discipline et au maintien durant les cours, à laquelle il faut ajouter une propension à émettre, dans vos écrits, des opinions libertaires, pour le moins déplacées dans un établissement aussi hostile à la subversion que le nôtre.*

*Outre l'aspect purement disciplinaire, il est aussi question de votre personnalité, par trop insaisissable, pour ne pas dire « sauvage », par rapport aux travaux exigés. Vos notes ahurissantes dénoncent une volonté de réfuter l'importance et la qualité du travail qui vous est imparti dans de strictes limites. Ce qu'en toute dignité, nous ne pouvons que désapprouver, de-*

*vant l'affront qui nous est fait, d'une part, mais aussi devant le désappointement que nous éprouvons à voir vos aptitudes prometteuses galvaudées de cette manière. La teneur de vos écrits atteste de votre goût prononcé pour la fantaisie et la provocation. L'incongruité de certains de vos propos et la légèreté avec laquelle vous traitez et développez la plupart des sujets imposés sont totalement déplacées, donc en parfaite contradiction avec les nobles objectifs de notre cours d'écriture littéraire.*

*En conséquence, il vous est instamment demandé d'adopter à l'avenir un ton narratif qui se révèle plus propre à représenter la haute estime de la littérature dans laquelle nous tenons nos doctes et illustres enseignants, ainsi que nos élèves parmi les plus représentatifs d'une littérature digne de ce nom, soit conventionnelle.*

*Enfin, il faut conclure la présente démarche par une mise en garde. Toute récidive dans une conduite répréhensible, tout manquement à la discipline interne, tout mépris de notre avertissement entraînerait des conséquences néfastes et irréversibles quant à votre statut au sein de notre école.*

*Veillez agréer, Monsieur Albert Nonyme,  
l'expression de nos salutations les plus civiques.*

*Pour la direction,  
le secrétaire général  
R. Delseaux*

## Exercice neuvième

*Devoir coté*

*Fin d'année*, peut-il avoir un sens ? Astronomiquement parlant peut-être. Du moins si les scientifiques ne se sont pas enfoncé le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Car s'ils avaient tout faux, hein ? Après tout, nos chiffres, nos principes arithmétiques ne sont qu'options, un mode de raisonnement qui n'a cours que sur Terre.

Bref, versons dans le commun et admettons *fin d'année* pour ce que c'est : foule qui se mobilise sous la pressante invite commerciale, afin d'enterrer les mois décomposés qui se sont entassés dans l'invisibilité du temps. Quoique les faits du temps demeurent flagrants lorsque l'on contemple chaque nouvel-an de cafard, les noëls dans la cité, porte-voix en tête de colonne des hypocrites conventionnels, tout heureux de remettre ça, après 364 jours d'indifférence ou d'oubli. Heureusement encore que notre planète oscille durant douze mois autour de l'astre de vie. Que dire sur celles ou « l'année » ne fait que la moitié, voire moins ? C'est sur Jupiter ou Pluton, que la fin d'année prendrait tout son temps !

Mais tout y serait proportionnel. Comme sur Terre, on y aurait plombé le sol comme on obture une carie. Par mégatonnes, du goudron aurait été répandu sur la bonne terre séculaire. Du bitume y aurait durci sur la terre arable. Comme une pierre tombale.

Dessous, l'humus nourricier qui n'accueillerait même plus la pourriture de nos os. Terre morte, épuisée, niée sous la croûte rigide du macadam propre et fiable. Éternelle opportunité à quantité d'autres violences, pour parvenir en toute hâte, aux fins d'années blafardes, à regarder les fruits tombant inutilement sur ces dalles. Pas de mûrissement possible. Ultime violence.

## Exercice dixième

*À contresens*

*Fins lettrés du dimanche et deviseurs obséquieux, Albert et Émile s'estiment mutuellement. Ces deux compères éprouvent grande joie à développer à l'infini les sujets de conversation les plus divers, qui n'ont d'autres résultats que de les assoiffer.*

*Ce qui les amène à fréquenter régulièrement l'estaminet de la place Armande Greluse.*

*Ils ont la cinquantaine confortable, et le goût des loisirs simples et peu onéreux les a réunis depuis quelques années. Albert et Émile constituent l'un de ces duos d'habitues débonnaires, que l'on est presque assuré de rencontrer, le samedi ou au terme du grand marché dominical.*

*Ce jour d'hui, nous retrouvons ces discoureurs courtois attablés devant deux consommations liquides qui n'ont aucune responsabilité dans l'état d'effervescence verbale qui les voit rouges et quelque peu essoufflés...*

*Émile*- Non, non, mon cher, écoutez-moi : imaginons un instant que l'existence soit totalement dénuée de sens...

*Albert*- Bon, imaginons.

*Émile*- Admettez qu'il y faudrait une bonne raison.

*Albert*- À condition que l'on puisse toutefois se hasarder à considérer l'absence de sens pour une raison. Car l'absence de raison génère-t-elle pour autant l'existence d'un sens précis ? Justifie-t-elle, par exemple, et par essence, que la vie n'a pas à avoir de raison pour être ce qu'elle est ?

*Émile*- Moui... Mais si vous me dites : « Quelle est la raison de l'existence, lorsqu'on sait que, pour certains, dès qu'il y a une raison précise à un fait, cela passe aussitôt pour un non-sens ? » vous me répondez... Mmh ? Vous me répondez que ?...

*Albert*- Que cela se vérifie, dans le cas contraire, pour les observateurs plus pessimistes que vous et moi.

*Émile*- Évidemment ! Si l'on triture dans tous les sens cette perspective, qui peut paraître partielle, ou disons-le carrément, insensée, on en arrive à la déduction suivante qu'un manque de sens dissimule inmanquablement l'une ou l'autre raison latente.

*Albert*- Ce qui tombe sous le sens. Sans qu'on en connaisse la raison.

*Émile*- Je ne vous le fais pas dire. Remarquez que, raisonner dans ce sens, cela équivaut à jouer dangereusement avec les sens.

*Albert*- Ah, ça... C'est une manie psychologiquement très combustible. De là à perdre la raison, il ne suffirait que de prendre la question à contre-sens...

*Émile*- Évidemment ! Tenez, par exemple : si l'on s'obstine à chercher un sens à ce qui en semble dépourvu, on ne saurait guère être raisonnable.

*Albert*- Et on nous le dirait !

*Émile*- Mais vous avez toujours le choix, voyez-vous.

*Albert*- Ah.

*Émile*- Mais oui : soit vous pesez le pour et le contre, et vous passez pour un dangereux intellectuel...

*Albert*- Voilà... Soit vous vous spécialisez dans tous les sens, et dans ce cas vous ne vous préoccupez plus que des raisons à donner à ce qui en a le moins.

*Émile*- Évidemment !

*Albert*- Car rien...

*Émile*- Absolument rien...

*Albert*- ...Ne prouve que, potentiellement, il n'existe à la fois ni sens ni raison. Mais alors, quelle en serait la raison, mmh ?

*Émile*- Je ne vous le fait pas dire. Cette seule évidence pourrait avoir un sens indéfendable pour qui aurait encore toute sa raison...

*Albert*- Ce que, pour l'instant, nos sens ne sauraient démentir.

*Émile*- Donc, la vie aurait un sens que la raison la plus sensée démentirait inconsidérément.

*Albert*- Parce que la raison n'en manque pas, elle, de sens !

*Émile*- Puisqu'un sens vient de quelque part, pour aboutir à un point éloigné du premier. Vous saisissez alors l'essentiel.

*Albert*- Ce qui d'ailleurs est un bon début de raison que l'on peut prendre dans les deux sens, étant donné

que l'un d'entre eux a toujours une raison d'être pour aboutir à quelque chose plutôt qu'à rien, voyez-vous.

*Émile-* Évidemment ! Comme ça, au premier degré ça paraît insensé... N'empêche que, vu dans ce sens, il ressort que la raison seule possède une minime chance de sortir indemne de notre réflexion.

*Albert-* Nous sommes terribles !

*Émile-* Magiques, mon cher. Quelle que soit la raison de l'existence, après tout, la raison s'en moque puisqu'elle est le résultat de la première.

*Albert-* Qui sait ce qu'elle fait !

*Émile-* Même si nous tournons en rond !

*Albert-* Et elle nous le rend bien !

*Émile-* En effet, puisque tout cela nous ramène au point de départ...

*Albert-* Je vous confie aimablement que se préoccuper du sens ou de la raison profonde de l'existence ne nous mènera qu'à une fatidique évidence.

*Émile-* Qu'un sens ou son antithèse n'ont pas plus de sens que s'ils avaient la moindre raison d'en avoir une ?

*Albert-* C'est clair.

*Émile-* Puisque dans un cas comme dans l'autre, ça n'a ni queue ni tête !

*Albert-* Quant à savoir qui aura raison...

*Émile-* Évidemment !



## Exercice onzième

*Monologue*

Vivre cesse d'être une question, puisque la réponse y est contenue, démultipliée dans sa signifiante, jusqu'à ce que le mot seul n'enferme plus la poésie. Les frontières éclatent comme il se doit, dans toute zone naturelle et libre. La réduction à un espace de mots se désamorce, et c'est justice. La musique ne s'appuie bien que contre le soubassement du silence.

Selon l'ampleur du texte, le graveur de poèmes cisèle discrètement de belles pierres plates, tantôt réduites au caillou, tantôt larges comme la main. Il écrit petitement, au pinceau fin. La couleur est blanche ou noire. Jamais il ne signe. Pas de nom. On ne signe pas ce que la vie reprend à volonté, tôt ou tard. C'est elle l'unique maître d'œuvre, l'étincelle qui a fomenté la pierre et le poil, le bois du pinceau et la main qui le gouverne.

En qualité d'obscur apprenti, le poète demeure novice, au gré de ses découvertes, de ses souvenirs, plutôt. Il ne crée pas, il se remémore. C'est le rappel d'une colossale mémoire universelle dans laquelle il lui suffit d'être attentif et de puiser.

Tout est donc possible puisque tout existe avant qu'une conscience ne s'en aperçoive ou ne s'en souvienne. De rien il ne faut s'étonner, sinon d'être en vie.

Le pays est long à découvrir. Aussi long qu'une courte enfance qui n'apprend pas tous les dangers. Parfois, la vie se trompe. Elle efface, recommence, depuis le début s'il le faut, pour ne rien bâtir d'identique. Ce qu'elle imagine dure des millions d'années, dans une forme stable. Quelquefois beaucoup moins. Cela dépend de ce qui le mérite. Le maître est toujours pour quelque chose dans la pérennité de son œuvre. Stable, le poète ne l'est pas. Il veut *évoluer*. Pourtant, il ne le peut que dans le périmètre récréatif que lui abandonne l'univers qui, lui, évolue selon la loi de ses propres mystères.

Le poète peut répéter, machinalement, l'identique, par l'objet, l'idée fixe, l'obsession, les convictions. Alors il appelle cela « vérité ». Les vérités qu'il se fabrique ont toutes les apparences qui signent les dogmes, auxquels il est convenu de se soumettre.

L'univers n'a que faire des vérités et des apparences auxquelles s'accroche le poète comme à une misérable bouée. Parfois, il arrive qu'il revienne de ses illusions. C'est ensuite le retour à la pierre, à la plume, au pinceau. Il laisse artifices et colifichets des appartenances, les gris-gris et les rituels de la névrose. Le poète retournera la pierre, face contre terre, contre la joue raboteuse du poème, qui n'a rien

voulu, rien choisi, rien résolu, parce qu'il n'y a rien à résoudre. On risque. Seul le choix subsiste un temps. C'est encore une loi de la vie. Ainsi le poème retourne à la terre, lentement, mot à mot, sous le marteau du gel, le piquetis de la pluie, l'étau du soleil. C'est selon. Et tout en vient à se réduire en âcre poussière sans teinte.

Toujours, le vrai poète sélectionne des endroits arides, pauvres, désolés, désolants. Un peu à l'image du désert qui envahit parfois le cœur, par la force de la haine qui multiplie ses graines dans le terreau des villes. Parce que la vie ne se soucie pas de faire joli, pour le plaisir des poètes immatures.

Dans les villes, il n'y a plus d'humus, pas d'arbres. C'est un berceau abandonné que l'on cache sous le label du désir, de l'aisance, de l'efficacité. C'est un écrin qui a laissé échapper son orfèvrerie. La vie est indifférente à toutes les villes du monde comme aux soucis des hommes qui ne vivent que par elles.

Il est des hommes qui fuient dans le désert, qui s'en contentent largement. Dans le désert peuvent naître joies et plaisirs. Toutes semences des poèmes futurs dont la graine éclot dans les environnements les plus ravagés. Dans le désert on peut être riche, florissant et superbement indifférent à la vie. Mais on peut aussi s'y tenir heureux et fier de n'être l'esclave que de l'essentiel. Rien de superflu dans les plaisirs simples d'une palette artistement élaborée par l'imagination. Le poème est un autre désert, que le nomade, qui survit dans le poète, tente de traverser avec l'intime espoir de le fertiliser un jour.

Nous pouvons tous en parler, du désert, nous en savons chacun quelque chose de différent, d'utile, de secret. Une part du désert ne cesse d'avancer en notre âme. Sans y porter notre ombre, nous en avons vu des images, goûté les silences, appris la solitude, jouis des lumières, des ténèbres et de chaque horizon inquiétant.

Dans la poésie nous pouvons appréhender certaines choses qui n'appartiennent pas aux hommes et encore moins à leurs certitudes, mais à la vie seule, qui nous dépasse de toute sa force, de toute son effrayante beauté et de ses magistrales incohérences.

## Exercice douzième

*L'an neuf*

L'existence est riche d'expériences fortuites. Le côté navrant de la plupart d'entre-elles ne saurait nous faire oublier qu'en leur temps elles nous livrent de quoi méditer à satiété sur notre dérisoire condition. Puis verser quelques inutiles, quelques amères larmes. Ce n'est pas autrement que par un de ces méchants hasards, un de ceux qui semblent toujours vous désigner aux pires des sorts (on ne sait d'ailleurs pour quelle obscure raison), que ce cercle d'individus me retenait captif. La situation pourrait d'ailleurs prêter à réflexion à propos de la responsabilité qui nous incombe dans des situations particulières, dans lesquelles nous ne serions rien d'autre que les fomentateurs, de A jusqu'à Z, de ce qui nous arrive.

Le cercle en question n'était autre qu'un éphémère cénacle de grandes personnes. Grandes par la taille et par une destinée à laquelle chacune d'entre-elles se croyait certainement dévolue. Un cercle d'humains, quoi. Banal. Dangereux, comme dès que plusieurs *homo* sont réunis et discutent, quels que

soient les auspices en cours et les taux boursiers du jour. Surgit un inconnu qui semblait pétri d'un étrange engouement. La chose se repère immédiatement pour un expert tel que moi, détenteur d'un sens aigu de l'observation et, dirais-je même, de l'observation, lorsque ce n'est pas de l'anticipation. Rares sont les anticipateurs dignes de ce nom. L'usage de l'automobile vous le confirme on ne peut plus instantanément. L'instant allait se révéler être d'un rare chic, je le subodorais avec une acuité qui était loin d'être faite pour me soulager, puisque incapable de faire preuve d'ubiquité. Manifestement, l'individu - disons l'espèce de cuistre et n'en parlons plus - dispensait à chacune des personnes rassemblées quelque chose, quelques mots, sorte de protocole aussi impératif que commun puisque chacun y avait droit.

La tournée générale, j'allais y avoir droit. Pour ce faire, il procédait à cette conventionnelle et si peu hygiénique manœuvre qui consiste à vous empoigner une main et à la vous secouer. Très bêtement. Tout à fait comme si cet acte se révélait en mesure de prouver quoi que ce soit. À ce propos, j'ai pu observer qu'en d'autres temps, des bourreaux, des chiens-savants, des traîtres et autres hypocrites en firent tout autant.

Prestement, l'homme passait d'un convive à l'autre, comme une abeille butine un peu n'importe quoi, du tout venant au parterre de la civilisation. Sa main était brandie à bout de bras, à la manière d'une petite

pelle ou une proue inquisitrice, dont une intime conviction m'assurait qu'il fallait tout redouter. Ce faisant, évidemment, il approchait de moi, qui n'éprouvais aucune envie de lui prêter, ne fut-ce que trois secondes, ma dextre.

Évidemment, je ne pouvais pas ne pas percevoir ce que ce personnage incongru murmurait à chacun de mes voisins. Dans l'entonnoir de son regard, on finissait par deviner ce qu'en exprimait sa bouche marmonneuse. En vrac, je cite la quasi entières des scories qui me parvenait : celles d'une année abondamment pourvue, enflée, grosse, gangrenée de séismes dévastateurs, d'homicides répugnants, de sinistres catastrophiques, d'incestes abominables, de vandalismes barbares, d'escroqueries ignominieuses, de corruptions abjectes et autres génocides aussi notoires qu'insoutenables. Ni plus ni moins.

Voilà en quoi constituait sa généreuse provende. En somme, à l'image photocopiée de ses contemporains, il se faisait le pourvoyeur de douze bonnes mensualités de ce régime varié - répétitif en son essence - maculé de mensonges, vanités, égoïsmes, délations, fourberies, machinations, trafics, brutalités, mesquineries et monstruosités plus immondes les unes que les autres. Cadeau de fin d'année, bien tassé, pour amateur patenté et à la courte mémoire, trahissant l'Homme dans tous ses états et au mieux d'un règne aberrant qu'il espère éternel. Je soupçonnais également que la main du quidam avait dû être la proche complice ou témoin de mains à serrer, de mains par-

ties sans laisser d'adresse, de mains courantes et autres paquets de poings levés. Enfin, sa tactique dûment éprouvée s'additionnait d'un phénomène qui ne ratait pas son petit effet. L'espèce de sangsue grumeleuse qu'il convient de nommer « bouche » se déchirait. C'était son sourire de circonstance. On devinait aussi qu'il devait détenir un stock impressionnant de figures, mimiques et autres rictus adaptés à chaque moment de sa vie.

Inévitablement, lorsque fut venu le moment de le subir, mon infortune gagna en intensité. Vu les circonstances, mon malaise ne put se traduire d'une autre manière que par un mutisme polaire, dont je ne cherchai aucunement à tempérer la rigueur. De toute évidence, il en fallait plus pour l'embarrasser. Le contact fut bref comme un spasme incontrôlable. Le bonhomme s'empara vivement de mes cinq doigts, exactement comme s'il tenait à en éprouver la vitalité ou la consistance. Je hais considérablement ce genre de prise en otage occasionnée par telle ou telle circonstance qu'un individu se croit tenu d'ériger en opportunité sacramentelle. Ce faisant, j'eus le loisir de remarquer, s'agitant entre ses crocs dépareillés, sa langue, en qualité d'espèce de visqueuse limace.

D'après les reliefs qui s'y trouvaient plaqués, on ne pouvait douter plus longtemps que son propriétaire faisait indubitablement partie de la guilde des millions de goûteurs de ragots, d'injures, d'histoires salaces ou morbides, d'insultes ou de tracasseries qui finissent mal, de cadavres à sucer en songeant à la



joie sauvage de sa propre sécurité et à l'impartialité de son intelligence. Sans parler des rires nauséeux, et des minables blagues torves, de la cohorte des sévices potentiels qui mûrissent quotidiennement sous une calotte crânienne anormalement constituée, et qui confirment les fréquentes erreurs de la nature.

C'est alors que l'instant fatidique redouté, ce moment qu'il convoitait le plus, arriva. Profitant de mon léger désarroi, il m'asséna la gifle d'un imparable : *Et avec ça, une bonne et heureuse année, hein !* À ma place, n'importe qui aurait machinalement rétorqué par une réciprocité des plus misérablement conventionnelle. Sans véritable conviction, il va sans dire. Avec un sourire en forme de blessure béante sur les affres du monde. Je ne pus que le laisser sévir tout son saoul, nanti de son infecte panoplie de bons vœux. Je le vis poursuivre, jusqu'à l'extinction provisoire de ses victimes, son prêche de la mauvaise nouvelle année à venir, encore toute innocente mais, néanmoins, déjà condamnée par nos soins opiniâtres.

## Exercice treizième

*Le nœud de la cupidité*

Camille Lorgeval, ancien explorateur reconverti dans l'enseignement, s'épongea le front. L'auditoire était calme, tous les élèves suspendus à ses lèvres. La raison en était qu'il était occupé à narrer l'une de ses extravagantes expériences de jeunesse. À l'entendre, et à le voir prendre toutes sortes d'attitudes et d'expressions, on aurait pu croire qu'il avait été conteur, sa vie durant...

*« Croyez-moi, jeunes gens, le métier d'archéologue est loin d'être de tout repos. Non, mais, qu'est-ce que vous croyez ? À vingt ans, j'étais comme vous, plein de nerfs, d'impatience et d'enthousiasme naïf, débordant d'illusions et le baluchon prêt à être traîné sur toutes les routes jusqu'au bout du monde. Surtout sur n'importe quel coup de tête ! C'est d'ailleurs ce que j'ai eu la témérité de faire, le jour où j'ai appris qu'il existait, dans les steppes de l'Asie centrale, une tribu de nains, les Ganobi, dotés de pouvoirs étranges. Cela m'a effectivement valu de découvrir cette minuscule ethnie qu'aucun mortel avant moi n'avait encore approchée.*

*Comment avait-elle été épargnée par la civilisation, les invasions, les maladies et autres joyeusetés que nous réserve la vie ? Je n'en ai pas la moindre idée. Pour autant que certains d'entre-vous le deviennent, durant votre parcours d'archéologues, vous serez invariablement amenés à rêver à des mondes, des rois, des cités disparues, toutes plus énigmatiques les unes que les autres. La plupart des trésors que vous découvrirez peut-être ne vous rapporteront que plaies et bosses.*

*Car les trésors ne gisent souvent que dans le puits secret de l'intelligence. Chose éminemment plus rarissime qu'une pépite d'or trouvée sous les pieds d'un clochard ! Et aussi, vous dépenserez une somme considérable d'énergie gaspillée en vain. Parce que même la patience ne suffit pas à tout découvrir, à tout comprendre.*

*Cependant, je vois bien à vos têtes médusées que vous vous demandez alors comment résister à l'attrait du merveilleux et de l'Histoire qui font le charme particulier de ce métier de termite ? Quel intérêt y a-t-il à se passionner pour ce genre de chose, et notamment à ma fameuse découverte dont je vous racontai le début, tout à l'heure ? C'est pourtant évident : aucune culture, aucune civilisation à ce jour n'a pu résister à l'usage systématique du mensonge, que ce soit dans la vie sociale, politique ou même culturelle. Eh oui, sous quelle que forme que ce soit, le mensonge nourrit notre ego. J'en veux pour preuve que c'est sur ce travers que s'échafau-*

*dent et se développent tant de croyances bancales, tant de forfanteries et de souffrances depuis que le monde des hommes existe. Vous ne pouvez imaginer l'état d'excitation dans lequel se trouvait le jeune blanc-bec que j'étais. Sans le savoir, j'étais sur la voie d'une étrange aventure. Comme quoi l'archéologie, comme tant d'autres activités, peut amener à entrouvrir légèrement les portes de la sagesse. Parce que ce n'est pas elle que nous recherchons, bien entendu, c'est la gloire, la notoriété, le prestige ! Mais être les premiers !...*

*Écoutez ça : la particularité des membres de l'ethnie des Ganobi, au demeurant minuscules par la taille mais également par le nombre, résidait, d'après les maigres renseignements que j'avais pu collecter, dans leur propension à dire invariablement la vérité. Mais le clou » de l'affaire est qu'ils détenaient des secrets inviolés concernant un voire plusieurs trésors. Rien de moins ! Quant à savoir de quel genre de trésor il pouvait s'agir, ne me le demandez pas. À l'époque, j'imaginai instantanément toutes les images qui viennent illico à l'esprit du premier quidam venu, à l'énoncé de ce simple et magique mot « trésor ». Et comme le commun des mortels, je n'y échappai pas.*

*Afin de m'assurer de l'authenticité des renseignements recueillis, je passai, vous vous en doutez, des des semaines, en bibliothèque, à dépoussiérer des kilos de bouquins, de cartes, de photographies... pour ne rien recueillir de très probant.*

*Mais la graine du doute germait en moi assez puissamment pour que je persévère. Obstiné comme pas deux, une fois parvenu sur les lieux où j'étais censé rencontrer les Ganobi, je rassemblai le matériel d'expédition nécessaire, les autorisations indispensables et les guides, pour me mettre en quête de l'un ou l'autre de ces nains. Car je dois le préciser, ils étaient extrêmement farouches. De là sans doute venait la rareté des renseignements que je détenais. Passons sur l'habituel lot des péripéties de parcours, pannes, erreurs de cheminement, altercations avec les guides.*

*Toujours est-il que je parvins à entrer en contact avec les nains. Je dis « les », mais en réalité, aussi bizarre que cela paraisse, je n'ai jamais eu d'autre rapport qu'avec un seul des Ganobi.*

*En effet, à l'appel d'un de mes guides, seule une petite femme était apparue et avait osé s'approcher. Tous les autres membres de la tribu restaient invisibles. Et, de fait, je ne les ai jamais vus et il me serait impossible d'en préciser le nombre, mis à part un vaste cercle d'une trentaine de dougnas, ainsi que leurs habitations se nomment, érigé au centre d'une énorme dépression à l'herbe rase. Aussi, au terme de palabres aussi interminables que délicates, la Ganobi daigna répondre à mes questions.*

*Le fait peut vous paraître étonnant, mais il s'avère que le matriarcat est de rigueur chez les Ganobi. Après m'être présenté en détail et fait valoir mes intentions, je posai sans plus attendre la question qui*

*me taraudait l'esprit depuis que j'avais quitté l'Europe :*

*- Il paraît que vous dites toujours la vérité...*

*- Oui. Invariablement. De mémoire de Ganobi, nous n'y faillîmes jamais.*

*Telle fut la réponse qui me laissa bouche bée. La seconde question intéressait tout particulièrement l'apprenti archéologue que j'étais et autant l'homme cupide qui se morfondait dans un coin de mon âme.*

*- On prétend aussi que vous détenez des pouvoirs euh... spéciaux, que vous avez connaissance de sites prestigieux, et même d'emplacements de nombreux trésors. Est-ce exact ?*

*Du coup, le sourire sur les lèvres de la petite femme s'estompa. Je m'efforçai de la rassurer :*

*- Vous savez, c'est à titre d'archéologue que je vous parle, je suis envoyé par mon gouvernement. Vous pouvez me faire confiance. Si vous connaissez l'endroit de l'un de ces trésors, sans doute êtes-vous aussi capable de m'y emmener ?*

*- Soit, fit la naine, mais cela ne peut se faire qu'à pieds. Ici nous n'avons aucune route. Nous n'en aurions que faire, puisque nous n'avons pas besoin de véhicules.*

*Comme tout était simple !*

*Le petit être m'avait prévenu que nous aurions à marcher longtemps. Cela ne pouvait inquiéter en rien le baroudeur que j'étais déjà. Après quelques rapides préparatifs, nous nous mîmes donc en route. Au terme d'un périple qui dura plusieurs heures, nous parvînmes aux abords d'un immense champ, couvert*

à perte de vue d'un splendide blé mûr. Mon guide s'arrêta. D'un mouvement de la tête elle me désigna le spectacle qui s'offrait à nous : "Nous y sommes. Voici le trésor que vous cherchez."

Mes amis, je souhaiterais avoir pris la photo de mon air effaré ! Je me disais que j'avais été berné. Il n'y avait rien, évidemment, qui eut la tournure d'un quelconque trésor. Toutefois, il me fallait en avoir le cœur net. Si les Ganobi prétendaient ne jamais mentir, il devait bien y avoir une raison à ce mystère. Ou alors il devait s'agir d'une quelconque astuce sémantique.

- Au fait, pourquoi prétend-on que vous dites toujours la vérité ?

La Ganobi arbora un sourire malicieux :

- Il est des questions qui n'ont pas de réponse. Pour ce qui est du trésor, soyez-en sûr, il est bien ici, caché dessous le blé. Il faudra creuser, ajouta-t-elle.

Naturellement ! Comment n'y avais-je pas songé. Le « trésor » en question devait consister en des ruines ensevelies, avec couloirs, chambres secrètes et, qui sait, l'une ou l'autre tombe d'un riche dignitaire. J'avais hâte de savoir ce que ce champ pouvait dissimuler.

- Comment faire pour le retrouver, je veux dire, exactement ? Il me faudrait un plan, un minimum d'indications...

La naine conservait imperturbablement son sourire.

- Tout à fait ! Je vous ai promis de vous mener jusqu'à l'emplacement d'un trésor. J'ai dit la vérité. Il y a un trésor caché dans les parages. Seulement...

*vous devrez revenir une autre fois, demain ou plus tard, à l'aube, au moment où le soleil marquera exactement la ligne d'horizon. Pas avant, vous m'entendez. C'est l'unique mais stricte condition.*

*Mettez-vous un instant à ma place... Je n'en devenais que plus bouillant d'impatience ! Pensez-donc, j'allais enfin savoir si cette légende dissimulait quelque chose de consistant. J'avais conscience de participer à une expérience unique en son genre dans toute l'histoire de l'archéologie. Qui plus est, elle risquait de me rendre nanti comme jamais je ne l'avais été de ma vie, et célèbre de surcroît. Ah, en ce temps-là, je ne doutais vraiment de rien !*

*Je questionnai encore :*

*- Dites-moi au moins de quelle manière vais-je connaître l'endroit précis ?*

*- Vous n'aurez aucune difficulté : j'accrocherai un beau grand nœud papillon sur l'épi situé exactement à l'aplomb du trésor.*

*Comment en croire mes oreilles ? Ainsi, la découverte qui m'était échu se révélait d'une simplicité enfantine. Là-dessus, nous nous en retournâmes au village des Ganobi. Inutile de vous préciser que je ne fermai pas l'œil de la nuit qui fut la plus longue de ma vie. Dans mon crâne c'était l'effervescence poussée à son comble. Impossible de penser à autre chose qu'au trésor. Mes amis, une fois que l'appât du gain vous a mis le grappin dessus...*



*La suite de l'histoire vous fera méditer les conséquences de mon aveuglement car, bien entendu...il y avait un trésor, oui, mais d'un genre tout différent de celui auquel je m'attendais. Tandis que la nuit versait doucement du côté de l'aube, je me hâtai de suivre les chemins empruntés quelques heures plus tôt. Seul, j'allai à présent pouvoir marcher beaucoup plus hardiment et écourter ainsi mon périple. Ma mémoire ne me fit aucun défaut et je parvins, juste comme le soleil dessinait un mince croissant à l'horizon, aux abords du champ de blé. La journée s'annonçait radieuse. Pourtant, je fus incapable de trouver le fameux trésor. Pourquoi, selon-vous ? La Ganobi avait-elle menti ? Pas du tout. En me confiant qu'un nœud papillon serait fixé sur l'épi au trésor elle disait scrupuleusement l'exacte vérité.*

*Seul détail : pour qu'elle ait un intérêt, il fallait que cette petite histoire nous offre une morale, qu'elle mette au moins en balance des valeurs opposées. Par exemple, la tentation du lucre et la parole donnée. À présent, ne me demandez pas si j'ai fini par découvrir le trésor en question. La leçon fut profitable, croyez-moi. De toute manière, tout le loisir m'eut été donné d'y réfléchir, si j'avais formé le projet d'entreprendre des fouilles, poursuivant ainsi l'expérience plus que de raison.*

*Entre nous, un nœud papillon fixé sur un épi est somme toute aisé à dénicher. Par contre, si chacun des épis du champ entier en portent un semblable, comme c'était le cas...*

## Exercice quatorzième

*La part manquante*

Comme dans cet Univers sans queue ni tête,  
Avec trous noirs et blanches comètes,  
*Quelque chose, quelque part, est absent.*  
Nous, dans le même temps, unis par un même oracle  
Qui nous dépasse, nous dévore, pendant qu'ailleurs  
Se corrompt et s'amasse l'argent des mille et un  
pénitents,  
Nous, dans le même temps, insouciants et bavards,  
Nous multiplions les peuples ignorants, parqués  
comme denrées,  
Périssables esclaves d'aujourd'hui, qui se  
perpétueront demain.

*Quelle amoureuse de la vie dira ce qu'il faudra  
De bombes pour satisfaire les dieux intelligents  
Qui nous ont fait croire tout-puissants ?*

Comme dans cette forêt brûlée, avec cendres  
et silence,  
*Quelque chose, quelque part, est absent.*  
Nous, dans le même temps, unis par le même  
cauchemar,

Qui nous ruine et nous condamne pendant  
qu'ailleurs s'étalent les parkings et super bazars  
des mille et un pénitents.

Nous, joyeux et impuissants, voyageurs du même  
temps

Dilapidant et saccageant les petites vertus  
d'aujourd'hui, qui n'écloreront pas demain.

*Quel enfant sage hurlera ce qu'il faut de sacrifices  
Pour rassasier les dieux sanguinaires  
Qui, de leurs fidèles, ont fait les pires apôtres ?*

Comme dans ces villes en noir et blanc  
Avec leurs façades d'antan

*Quelque chose, quelque part, est absent.*

Nous, dans le même temps,  
unis par un même hasard

Qui consume et ravage, pendant qu'ailleurs  
Le bitume engloutit l'horizon des mille et uns  
pénitents.

Nous, baignant dans la même sève, vulnérable  
et innocente

Tandis que l'on pille, qu'on prépare l'autel  
D'El Dorado aujourd'hui, l'enfer de demain.

*Quel martyr, quel prophète d'apocalypse  
Révélera ce qu'il faut de désespoir pour  
contenter les dieux arrogants, afin qu'ils  
cessent de nous duper ?*

Comme dans ces écoles pour futurs marchands,  
Lignes droites et faux sourires,

*Quelque chose, quelque part, est absent.*

Nous, dans le même temps, unis par un même destin  
Qui nous dépasse, nous dévore, pendant qu'ailleurs  
Les pauvres comptent mille et un pénitents.  
Nous, corrompus et mercenaires, dans le même  
temps,  
Volontaires et inconscients, supprimant, mettant en  
réserve  
La bonne graine d'aujourd'hui, l'ivraie pour demain.

*Quel comptable insolite additionnera  
Ce qu'il faudra d'hécatombes pour abolir les dieux  
envahissants,  
Depuis toujours aux abonnés absents ?*

La Terre nous dira ce qu'il nous manque,  
Comment l'Univers se fout pas mal de ça,  
Qu'il ne tient compte d'aucun « élu ».  
Comme les autres, nous connaissons  
L'âge des remords et des supplications.

Alors, plus de nobles ni de saints à implorer.  
On sanglotera, on suera  
Sous les certitudes et les oriflammes.  
On se pressera de recommencer tout à zéro,  
De recommencer jusqu'à zéro.

## Exercice quinzième

*Pruneau de Chisbal*

Peu me chaut de ce que l'on pourra penser de ma personne, de l'impression qu'elle donnât ; de ce qui fut réellement. Ma vie fut mouvementée à souhait et je n'ai rien à regretter, n'en déplaît aux bien-pensants. Je fus d'ici et d'ailleurs. Toujours entre deux portes, entre deux ragots colportés par des menteurs dont les crachats ne m'atteignaient pas. Lorsque mes malles demeuraient sagement alignées au grenier, quoique très momentanément, c'est en pensée que je m'évadais de cette société trop urbanisée, trop saturée de bruits et des « progrès » de la nature dont nous devons l'étonnante théorie à ce Monsieur Darwin.

Moi, Chisbal, je fus copieusement critiqué et, nul ne s'en est privé, et ce qui était ignoré de moi, de mes actes, était allègrement inventé. Les gens tellement friands de médisances en tous genres que s'en est devenu une occupation première d'une grande portion de la population oisive. La plupart du temps, les jaloux comme les rancuniers perdent de vue que lorsqu'ils se mêlent de critiquer, pour détruire, instantanément ils dévoilent leurs propres travers à ceux

et celles qui perdent leur temps à leur prêter l'oreille. Et ce n'est que justice. Ce genre d'attitude, aussi répandue que le vacarme qui entoure les activités humaines, n'a pas peu contribué à m'établir, gracieusement et sans aucun effort de ma part, une réputation nécessairement non moins tronquée, non moins floue que si l'on m'observait au travers d'une loupe souillée et déformante, avec un œil envahi de préjugés.

Je ne laisse rien de nouveau derrière moi. Quant à mes souvenirs, ils n'intéresseront que les curieux et les rares originaux qui y puiseront peut-être de quoi se tourner, si l'audace et le courage ne leur font point défaut, vers des horizons dont ils seront les seuls maîtres, les héroïques créateurs. Moi, je me suis forgé par volonté une vie de bourlingueur, comme autrefois l'homme sauvage pouvait y prétendre. Pour un oui, pour un non, tel l'oiseau, telle la graine emportée par le vent, pareil au loup solitaire et toujours pourchassé par les représentants de la Norme, j'allais et venais à ma guise. J'avais décidé d'être un nuage, mouvant, multiforme dans les altitudes inapprochables des rampants. Là est la vraie richesse des vivants de ce monde. Telle était ma noblesse.

Un cœur généreux pour celui qui était privé de justice et de réconfort. Une âme sensible à la stupéfiante beauté des paysages que je m'offrais. Une impitoyable fuite des sermonneurs, des civilisateurs, des escrocs du faux paradis.

J'ai toujours préféré l'exil volontaire, (mon credo) délibéré, pour un baiser refusé, pour un mensonge proféré, pour un ciel trop gris. Parfaitement ! Le Pruneau de Chisbal honni a eu l'immense chance de n'envier qui que ce soit en ce triste monde, où tant de naufragés, en quête de délivrance surnagent tant bien que mal en attendant de couler inexorablement. D'aucun guide je n'ai suivi les traces. Je n'ai jamais eut besoin ni du troupeau de la famille ni d'aucun disciple idolâtre. La vie était là, qu'il me fallait empoigner, quitte à en souffrir douloureusement. Mais c'était mon choix, celui que l'existence m'avait préparé en m'abandonnant de temps à autre une petite joie, de menus soulagements. Les animaux ne vivent pas autrement, sans souci d'un lendemain dont ils ne peuvent avoir conscience et c'est leur force, leur beauté inviolable.

Celui qui ne craint rien est grandi. Il fait front, il subit et disparaît comme il est venu, sans que cela ait la moindre importance, mais sans appréhensions inutiles. Sans espoir d'une rédemption idiote. D'abord, de quoi devrait-on être lavé ?

La puanteur dont nous laissons derrière nous le sillage, est celle de nos mesquines petites affaires d'un temps. Richesses illusoires d'aujourd'hui, ruines dispersées par le vent de l'indifférence demain. Notre morale, notre justice n'est qu'emplâtre sur une congrégation de mal embouchés qui se piétinent sans savoir mettre un frein à leur soif d'expansion. J'estime qu'il n'y a absolument rien à regretter de ce monde, lorsque la vie décide de reprendre ce qu'elle

a inconsidérément donné. Elle rate d'ailleurs trop souvent son coup. J'ai craché à répétition sur ses étoiles cataloguées, j'ai pissé à gros bouillons sur ses gouffres tentateurs, et j'ai vomi sur ses roses sournoises. Elle fait trop mal, elle coûte décidément trop cher. On se suicide comme on peut. Moi, j'ai choisi de me perdre dans l'ailleurs, dans une folie savamment concoctée qui m'a préservé de celle des autres.

À mes ancêtres je ne dois que l'insulte qui me vient à la bouche. Pourquoi suis-je là ? Pour rien ? Pour me plonger dans des pénitences, des espoirs d'Éden de pacotille, parce que rien n'a de sens ? Parce que l'immensité du ciel nous bouleverse et nous demeure hermétique ? Si la vie s'offre, ou plutôt s'impose, sans but évident, sans foi ni loi, autant se servir. C'est ce que j'ai fait, mais avec dignité. Non pour garder une place plus ou moins honorable dans le banal clan humain, non : pour conserver dégagé l'étroit passage entre ce que je suis et les animaux dont nous refusons toute émotion, tout sentiment, dont nous faisons notre pitance, notre spectacle, notre deuil. Dans le vrac du possible, je me suis donc fourvoyé, attendri, étourdi. Comme en montagne, lorsqu'il n'y a plus personne pour dicter quelle conduite tenir face à l'absurde, au danger ou à la joie. La faim est une torture, la joie aussi. Car toutes les peines reviennent un jour.

J'ai été magicien, lanceur de couteau pas maladroit, videur de fosses septiques. J'ai fait tous les métiers. Peut-être en ai-je inventé. J'ai trimé pour des patrons



grossiers, cupides, esclavagistes. Ma santé ne leur coûta pas un sou. Les sports que je pratiquai m'aiderent à supporter la bêtise de travaux stupides, mornes, au tintamarre infernal. J'ai déménagé au moins trente-cinq fois. Souvent pour des raisons de cœur. Avec volupté je me suis vautré sur le ventre d'une cinquantaine de femmes (de tous les gabarits et tous les âges), à toute heure du jour ou de la nuit et en maints endroits saugrenus. L'instinct gravé dans mes gènes faisait force de loi et me menait par le bout du sexe à tous les coups. Copulations mécaniques, fornications répétitives, besoins frénétiques d'une pathétique marionnette. De ces femmes, dont le cœur gonflait souvent à mesure que mon bas de laine se vidait ou que ma liberté d'opinion prenait le pas sur la servitude sentimentale, je n'ai guère de souvenir.

À quoi bon s'encombrer du legs des amours fanées lorsqu'on s'élançait dans les altitudes ? Oui, mes traces ont fourmillé en montagne. J'ai marché comme il faudrait trois vies à plus d'un sédentaire pour nouer bout à bout les kilomètres qui m'ont usé les genoux, endolori le dos. Sur les flancs rocheux, le silence était mon frère dans mes misérables défis. Le long des couloirs de neige, mon souffle se diluait dans la peur de dévaler vers le néant. Mon mutisme ne fut jamais compris de mes compagnons imbéciles, qui le prenaient pour un effet d'humeur. J'ai pleuré de froid lorsque je ne pouvais plus me payer une chambre. Il est vrai que chez les hommes, se nourrir, se vêtir et

se loger n'a rien d'une nécessité fondamentale puisque c'est un luxe qui doit se payer à coup de fric, d'esclavage, de haine. Ah, je me revois, seul et déjà moins fou, grand Chisbal délivré des futiles attaches sociétales, errant sur les routes du dimanche, ou dans les reliquats de forêts, toujours solitaire dans l'effort, dans les projets d'évasions fugaces et impossibles, descendant, sur un radeau bâclé, de grands fleuves imaginaires, en hurlant aux singes des poèmes de Rabindranath Tagore.

Guide échevelé, féroce et musculeux, talonnée par une foule d'ombres mortes, de cloportes fonctionnaires. Dès l'approche d'un faubourg, du moindre village, j'obliquais, je fuyais de plus belle, ne lâchant que le strict nécessaire de mots. Je jetais un œil meurtrier sur la plèbe veule, gueularde et sans subtilité.

Dans les Alpes, aussi, j'ai fait le guide taciturne, majestueux dans l'effort, économe de toute complaisance envers les vallées. Aussi aride et incompréhensible qu'un nouveau matin dans le désert. J'ai toujours aimé les déserts, malgré tout. Je m'y reconnais, car ma faiblesse y est naturelle, non dictée par le pouvoir industriel ou politique. Opposé à toute orthodoxie, j'ai chevauché les frontières du ciel sur le seul pari de mes yeux. Et bellement solitaire, comme toujours. Rien n'est plus beau, plus logique, que l'isolement délibéré, programmé, lorsque partout ailleurs les prisons évoluées comptent trop de barreaux humains, trop de sournoseries.

Seul maître à bord de ma folie, en montagne, le diable lui-même n'osait me suivre dans mes courses solitaires. Dans les couloirs aux fragiles monceaux de caillasses, j'entraînais dans mes descentes en rappel, des tonnes de vieux cadavres de granit et de silences millénaires. Une fumée à l'odeur de poudre en remontait jusqu'aux sommets. De mes audaces naissaient de la sorte de nouveaux volcans de rage.

Qu'il faisait bon s'exiler des cités artificielles au tumulte barbare et incohérent. Sur une paroi, la peur fait vivre, elle est un don, une énergie. L'inhumain fait son nid dans l'explosion des villes-cancer, dans le réseau labyrinthique, désespérant de la routine du consumérisme, dans l'entassement malsain et la sottise persévérante de l'enrichissement.

Comédien je l'ai été aussi. Mon meilleur rôle : bonimenteur dans les halls de gare, à guichets fermés, les jours de grève : *Méames et ces essieux, me ferez-vous l'insigne honneur et aurez-vous le courage héroïque d'oser apprécier à sa juste dérision et lumineuse incandescence l'homo productivus dégénérensis ci-devant, monologue biseauté en deux temps, trois mouvements et une cascade ventre à terre ? Allons, à qui le tour ? Il y aura toujours et à jamais une sordide prime de cent euros pour les amateurs. Approchez, approchez ! La bête ne mord que si on lui fait l'insulte de la mépriser ! Oui, petite Madame, vous pouvez tâter le spécimen, c'est du contemporain intégral, du musclé sur mesure, à la*

*force de l'ineptie, du nourris à la flatterie, du pensé à la graisse d'obèse généreux eet entrainé par les plus illustres metteurs en chaînes qui soient ! Approchez donc, gens d'ici et d'ailleurs ! Approchez ou retournez-y ! Venez céans, voyeurs et voyeuses écraser moult larmes attendries au pied du piédestal de l'exploit ! Admirez l'artiste dans tout son effroi devant vos mines hagardes et savantes. C'est le spectacle de la vie, celle que vous ne vivrez jamais, celle que vous êtes en train de perdre ! L'artiste se meurt pour la toute première et millième fois ! (ici, je distribuais quelques coups de fouet bien appliqués, cinglant les plus mous, matant les hargneux parmi la masse indolente.) Raillez donc et sifflez derechef, si ça vous chante, mais ne dispersez pas aux quatre vents votre précieuse réserve d'attention, votre provision de rires, votre cargaison de coups de coudes, le vacarme dans votre tête ! Laissez au moins à l'artiste l'illusion d'avoir, un instant, expurgé de votre silence approbateur et béat le chef-d'œuvre pathétique de la destinée et du hasard réunis sous un même chapiteau ! Allons, du nerf et que ça bouge, car ceci est un rôle surdimensionné, que dis-je, absolument, intégralement et décidément - fantasmagorique, unique dans tous ses excès, unique, ainsi que vous l'êtes !*

À l'époque, j'écrasais un insecte en une seconde, abandonnant l'infime signature de mon illusoire puissance sous la semelle. J'imitais frauduleusement le sourire dentelé des champignons aux gencives orange, et n'avais aucune hésitation à fréquenter les

bouges moussus, hantés de monstres avachis sous l'entrelac d'arbres hideux, frappés d'un sort malsain. Je me revois, bivouaquant dans les barres rocheuses, faisant le sac impitoyable de mes rancunes. Mon profil se découpait, princier, dans la nuit, comme un totem indien. Les nuages, pétrifiés par la chute du soleil, se passaient le mot : Le petit homme gît, la carcasse au vent, la mâchoire soudée et l'œil tout en dedans de son histoire. Ah, comment pourriez-vous apprécier les richesses qui étaient miennes ?

Je n'ai jamais aimé mes anniversaires. Le temps existe-t-il pour ceux qui sont déjà morts ? Vraiment, y-a-t-il la moindre joie à avoir de se dire qu'on a un an de moins à tirer ? Peut-être, dans certains cas de souffrance. Ou sur une planète de dingues, comme la Terre. Je hais cette comptabilité institutionnalisée, ce goût de l'exactitude chronologique. J'abhorre cette préméditation d'une boîte de chocolats mous et d'une lèche conventionnelle. Et ces stupides cartes de vœux ! Quelle bravoure ! Pas un os de plus mais vingt rides en prime au compteur ! Paraît que ça doit vous propulser dans les béatitudes. Joie et déliquescence.

Alors, je décidai depuis longtemps de ne plus me soucier de la flèche du temps. Je n'ai PAS d'âge, je ne sais plus, je m'en fous, puisque je les contiens tous depuis le Big bang. Après tout, l'important n'est-ce pas cette foudroyante intensité avec laquelle nous pouvons espérer exister un moment ? Même si, entre deux microsatisfactions, s'intercale l'interminable et cruelle attente d'un nouveau petit bonheur. Les trico-

teurs de cache-nez polis, ceux qui ronronnent des souhaits de castrés et qui s'endorment ensuite, la conscience blette, une main sous la tête ou entre les jambes méritent que l'on fête leur anniversaire. Moi, de Chisbal, Pruneau pour les plus lucides, lorsque par inadvertance je me trouve nez-à-nez avec mon anniversaire, je lui crache au calendrier que j'ai toujours un an de moins.

Et puis les femmes, encore et toujours... heureusement ! Elles furent mon paradis ou mon enfer, c'est selon. Toujours à cheval entre deux femmes, je naviguai de cœur en cœur, une cinquantaine de fois au moins, à la recherche d'un havre sentimental. Difficile de se faire une idée exacte d'une femme lorsqu'on n'est qu'un homme. L'amour est-il conciliable avec le genre humain ? C'est pas sûr. J'aurais plus confiance en l'amitié. Encore qu'elle nous réserve d'amères surprises, puisqu'il est de notoriété publique qu'un bienfait n'est jamais rendu.

Ma mémoire n'a jamais oublié quoi que ce soit des actes que je posai naguère, de mes erreurs, de ma mansuétude, de mes droits, de ma justice, de mes dévouements comme de mes faiblesses. Ma solitude, jumelle de celle de mes contemporains, ma réconforté bien des fois après l'une ou l'autre perte en terre d'incompréhension et de mauvaise foi. Mais qu'est-ce que j'ai pu aimer ces femmes ! Ah, les enivrantes, les tourneboulantes, les appâteuses ! Pauvres de nous, qui ne sommes que les misérables pantins d'une vie qui a décidé, dans toute son omnipotence, de nous

faire frétiller comme la gente canine à la seule vue d'une paire de seins ou de fesses. Et nous osons nous prétendre libres ! C'est conditionnés, c'est bernés jusqu'à l'os, que nous sommes, oui ! Contemplez dans l'œil des étoiles la détermination cosmique qui ne nous veut que du bien et nous a programmée pour ! On peut toujours y croire. Alors, les femmes... Oui, on s'y fait. Elles peuvent bien nous retourner la pareille.

*C'est de telle manière qu'en cette fin d'après-midi orageux, alors que me trouvais dans sa maison de campagne, retirée de tout, que s'exprima le Comte Pruneau de Chisbal, sixième du nom, marquant ainsi le terme de notre troisième entretien préparatoire, en préliminaire à la rédaction de ses mémoires. S'il s'était tut, la cause n'en fut point que le souffle lui manquât, mais il s'avéra que la clochette indiquant l'heure de la tisane avait retenti, dans le boudoir attendant notre salon. Rien au monde ne lui eut fait déroger au rituel qu'il n'avait manqué qu'à deux seules reprises, en l'espace de deux décennies : la première fois lors de la déclaration du premier ministre concernant son projet de majoration de la taxe sur la liberté d'opinion. La seconde, à l'occasion du trépas de son fidèle fournisseur d'herbes à tisane.*

*Un homme fiable, décidément, ce Chisbal. Vraiment.*

## Exercice seizième

*Récidive*

*Monsieur Nonyme,*

*Au terme de cette période probatoire, succédant à notre précédente mise en garde, votre titulaire de cours et moi-même avons longuement débattus de la suite que vous donnâtes à vos travaux, au gré de ce dernier semestre qui nous voit plongés dans les circonvolutions d'une délicate expectative.*

*Car, enfin, Monsieur, qu'est-ce que la réalité de la littérature, et plus particulièrement son élément plastique premier, l'écriture ? Que représente, pour vous, l'exercice de la plume ? Naguère, lorsque vous fut suggéré par nos soins intenses de produire des textes classiques (thème, exposition, développement, conclusion), vous vous imposâtes par la remarquable qualité de la forme, de l'équilibre du phrasé, de la densité structurale et ce que nous nommerons sans hésiter, la joliesse stylistique. Or, voici qu'indûment, dès qu'il se fut agi de nous fournir un travail libre,*



*vous nous soumîtes, et avec quel front, l'une de ces productions dont vous détenez le détestable secret, c'est-à-dire au contenu ahurissant, amphigourique, ne s'arrêtant qu'aux sulfureuse frontières de la subversion. Et ne parlons pas de votre humour douteux. Vous nous voyez dans l'obligation expresse de déplorer votre audace, qui paraît (le terme manque de poids, convenez-en) s'enorgueillir de la provocation, dont vous fîtes jusqu'ici, un usage immodéré ou, pour le dire tel quel : téméraire. Exception faite des rares textes - tout à votre honneur - que nous pûmes apparenter aux meilleures proses des élèves de qualité, vous entretenez savamment la propension à épouvanter votre enseignant, pourtant aguerri au pire en matière de littérature.*

*La théorie des impasses dans lesquelles vous vous fourvoyez est longue. Et s'il n'était que de vous sermonner par rapport à ces dernières, mais non. Lorsque nous crûmes légitime de vous questionner à propos de la véracité de certains de vos écrits, vous nous rétorquâtes : « Les réponses sont toutes contenues dans mes textes qui paraissent les plus éloignés de la biographie. »*

*Non content de troubler l'ordre et l'atmosphère de votre classe, lors de la lecture orale qui suit toute production, selon nos usages éprouvés, vous annoncez à qui veut l'entendre, que vous ferez publier, tel quel et intégralement, la somme de vos productions, fussent-elles refusées par les critères qui fondent notre enseignement !*

*Si nous n'étions assurés ni par l'âge, l'expérience notoire et une pondération de bon aloi, vous nous verriez frôler le risque d'y perdre notre latin ! À l'annonce de telles allégations, permettez-nous, Monsieur, d'y voir une prétention qui ne vous honore guère et sied extrêmement peu à un élève de votre niveau, qui se targue, de surcroît, d'être exempt de toute naïveté et « promis à la légende », selon vos propres termes !*

*Le niveau de clairvoyance auquel vous osez prétendre ne saurait être acquis sur les seules humeurs fomentées par l'impertinence et la révolte gratuite. C'est qu'au contraire, il y faut surtout de cette tempérance, de cette modestie dont les ailes ne vous ont manifestement pas encore frôlées. Surtout, n'en prenez pas ombrage. Vous êtes empreint de la pétulance propre à la jeunesse, ce qui ne se départit jamais d'une immaturité que d'aucuns estiment insupportable. D'où cette avidité conjointe à une aveugle témérité. Hélas, elles servent rarement les âmes mal trempées. Or, n'est-ce pas un passage obligé que d'être soumis aux pouvoirs du Temps et de grandir à l'ombre de nos maîtres ?*

*Monsieur, ressaisissez-vous. Imposez-vous une salubre et rigoureuse discipline. Ménagez-vous une voie, au long de laquelle vos pairs seront à même de se reconnaître. De toute évidence, vous détenez un bon fond mais, de grâce, ne nous contraignez pas à creuser trop profondément afin de le mettre à jour. Vous pouvez nous étonner, certes, encore et longtemps, mais de la meilleure manière, nous en sommes convaincus.*

*En souhaitant ne pas vous voir persévérer sur les chemins tortueux qui mènent aux sanctions, soyez, Monsieur Nonyme, assuré de toute notre considération, à laquelle nous associons nos sincères encouragements.*

*Pour la direction,  
le secrétaire général  
R. Delseaux*

## Exercice dix-septième

*Moka*

Depuis un moment, de lourds nuages se débarrassent de leur trop-plein d'eau. Une ondée empressée cascade bientôt aux fenêtres. Dans votre demeure, tout est empaqueté dans la ouate des soumissions sans dommages. Il n'y a pas à souffrir de ce qui peut tomber du ciel. Rien de ses lois ne sont étrangères à la vie, fut-ce au milieu des pires tumultes. Ici, par exemple, les bruits de la guerre, le nom de la guerre et de ses blessures ne franchissent pas la porte. Pas question.

Chacun tient ses distances. La guerre comptabilise. Vous, vous ne comptez pas. Vous la regardez prendre des rides, se voûter, s'entêter. Son temps, finalement. Ridicule, la guerre, au dehors, elle pue de plus en plus, mais pas chez vous. Pas en vous.

Le cycle de nuit se termine lentement. Un besoin d'espace, d'air allégé, de paix sans prix se fait sentir. Ce n'est pas dans l'avidité ou la violence que se construit le jour.

Cet éclaircissement fugace, sous le coupe de chaque seconde, vous attire vers ce qui, peut-être, est ce que l'on nomme *éternité*. Aussi, n'accordez-vous à vos *semblables* aucune circonstance atténuante pour les lacérations subies par ce monde.

Vous relevez lentement la tête. Un instant, vos yeux quittent cet alignement haché de mots encore chauds, fragiles, qui se succèdent en étages incertains sur la feuille à demi comblée. De la taille des billes d'enfants, deux petites pierres idéalement sphériques irradient dans la pénombre feutrée de votre bureau. Hors le tumulte, l'univers sait aussi choisir de pareils instants d'une quiétude presque surnaturelle. Simplement pour qu'ils soient. Sans qu'aucune intelligence investigatrice ne soit à même d'y trouver un quelconque motif.

*Être là* est suffisant à son propre mystère.

Au gré de ce jour pluvieux, les petites émeraudes jumelles fixent l'infini hors les vitres. Ou, à l'opposé, celui qui semble nous appartenir plus intimement, lorsque tout est quiet, hermétique, et s'enfonce dans les lointains inaccessibles du merveilleux silence, de l'ineffable bonté du hasard qu'est l'absence de désir ou de besoin. On pourrait dire qu'elles frôlent tout aussi gratuitement le contour nébuleux des meubles vétustes qui ornent votre lieu de retraite, que les années ont enchanté dans une immobilité apparente. Même les ruines continuent à bouger. Même ce qui paraît statique, immuable, n'est que mouvement infinitésimal et régulier dans son morcellement vers l'anéantissement, ou la transformation. Cet illusoire

immobilisme vous sied, tant qu'il s'accorde au rythme serein dans lequel vous contenez toutes les agitations à venir. Les petites émeraudes peuvent encore jeter sur vous leur muet questionnement. Fondu dans le décor clair-obscur, Moka, votre abyssin. L'empereur de la patience. Discret, incrusté dans ce galbe statuaire, il vous contemple

Moka n'est pas qu'un chat. Nanti de l'énigme séculaire propre à sa race, il signe une sorte de perfection surnaturelle. Une vénérable malle noire, au cuir fatigué, raidi par une escale apparemment définitive, constitue le gîte de prédilection du félin. Dessus, trône une pile chaotique de magazines, fief sacré qui, avec le temps, a pris du poil. Il suffit que vous soyez installé à votre table de travail, et que du silence posé en rituel surgisse l'inspiration, pour que Moka, plus fraternel que conquérant, approche et, privilège des rois, s'installe dans votre périmètre intime.

Vous le retrouverez, quelques instants plus tard, roulé en demi-lune, tournant délibérément le dos à l'incompréhensible humanité. Le voilà qui s'abandonne à cette étrange rêverie propre aux chats. Ainsi, jusqu'à ce que vous alliez égoïstement, d'une caresse légère, d'un grattement nez-à-museau, le tirer de son épanouissement.

À moins que, suscitée par l'un ou l'autre phénomène invisible, une alternative impérieuse lui dicte soudain une sollicitation qui ne laisse aucun doute de l'empire qu'il détient sur vous. Ne lui reste alors, à force de va et vient sous votre nez, qu'à étaler l'encre fraîche de

vosre dernier poème ; vosre présence lui est aussi une manière de poésie, qu'il partage selon son bon plaisir, à la manière étonnante et imprévisible des chats. Lorsque, d'une fixité surprenante, ses yeux vous scrutent, impossible de savoir si vous faites réellement l'objet de son regard ou s'il vous perce de part en part, jusqu'aux secrets qui vous lient l'un à l'autre. Mille fois par jour vous êtes son indéfectible portier et, ainsi que l'a dit un auteur inconnu : *qu'il soit d'un côté ou de l'autre d'une porte, le chat est toujours du mauvais côté !* Il semble que les chats perçoivent ce qu'une porte peut dissimuler : un espace à investir, à surveiller dans l'urgence, l'espoir d'une chasse fructueuse, la lumière et le vent de la liberté, l'assurance de pouvoir battre rapidement en retraite,...

Chacun de vos départs lui paraissent une lâche fuite devant la fidélité. Toutefois, les retrouvailles seront enflammées et sans rancune. Par bonheur pour eux, les chats n'auront jamais la parole ni l'agilité d'esprit, la science des hommes, ce qui les rendraient aussitôt suspects et nettement moins sympathiques.

La nuit venue le trouve parfois désarmé. Il ne comprend pas d'où elle vient, ni sa raison d'être. Le soleil qui disparaît ainsi insidieusement, est toujours un moment ambigu. L'appel de l'obscurité se fait également pressant. La nuit commande cette agitation-là, prélude à quantité de petits génocides sous la patte de millions de chats. Lorsque la lumière s'estompe ainsi, Moka veille un moment, tel une effigie d'onyx dans le noir qui ouvre la voie d'un mon-

de parallèle. Veilleur immobile, son souffle ténu ne se distingue même pas de la mort silencieuse des heures occupées à succomber. Il oblitère la nuit venue de ses yeux magiques, hume à petits coups cette chose étrange, si puissante. Qui sait, à la manière des chats, cherche-t-il peut-être à percer l'énigme de cette opacité dure, répétitive, absorbante, désertée par la chaleur, qui le cerne. Puis, sur une réponse rassurante de l'instinct, il reconnaît le moment de passer à l'action. Depuis la chambre, vous l'entendez arpenter délicatement les méandres de sa solitude, flairant ses traces du jour.

Un miaulement retentit parfois, frappant de plein fouet la quiète gravité d'une demeure apaisée. Détresse ou provocation ? Lorsque la lumière reprendra bientôt ses quartiers, une blancheur fade surprendra le chat, devenu à cet instant à nouveau chorégraphe, pianotant des coussinets la procession des ombres qui évoluent autour des bibelots.

Moka ne serait jamais qu'un chat, s'il ne possédait au degré le plus élevé cette confortable assurance tranquille qui sied confortablement aux êtres régnant sur leur mystère.



## Exercice dix-huitième

*Cet été-là*

Pour Hélène, petite gamine maigrichonne d'une dizaine d'années, mai 1940 marqua l'époque durant laquelle cessa définitivement la vie scolaire. Avoir 10 ans et voir Namur en guerre est l'un de ces souvenirs indélébiles qui hantent la mémoire. Vivre à Jambes, rue de la Pierre du Diable, avait pourtant son charme. Des maraîchers étalaient leurs cultures sur de vastes espaces, sur lesquels les « petites-mains » trouvaient un ouvrage ingrat, éreintant mais assuré. Louis N. le père, militaire de carrière, au 4<sup>ème</sup> Génie, était caserné en bordure de Meuse, face à la Citadelle. De ses petites enjambées nerveuses, la petite fille remontait chaque jour les longues côtes qui serpentaient sur les flancs de la forteresse, pour apporter le casse-croûte paternel. Peu avant la guerre, celui-ci devint l'Ordonnance du colonel Gougeon.

Louis était un homme mince, sec, au visage taillé pour la sévérité. Taciturne, il passait, en dehors du service, de longues heures, en compagnie d'Yvonne son épouse, à jeter ses lignes, du côté de Tailfer. Amateur de mécanique, de vélo et de moto, il excur-

sionnait volontiers pour aller assister à des compétitions de villages, ce qui s'agrémentait de quelques mémorables chutes, sa technique motarde laissant à désirer.

Hélène se souvient des doigts sec et nerveux qui couraient le long du clavier de l'accordéon. Son père en avait appris les rudiments de manière autodidacte. Il montait à cheval et possédait d'ailleurs le sien, une superbe monture noire. Ses hautes guêtres de cuir étaient toujours dans un état impeccable, comme ne manquait pas de l'être tout le reste de sa stricte tenue dont il tenait à être le seul à apporter tout le soin requis. Le col de son uniforme épais et rugueux en hiver, lui occasionnait d'infénales démangeaisons provoquant l'apparition de douloureux furoncles. En toutes circonstances, par on ne sait quelle astuce, les plis de ses pantalons conservaient une rigidité exemplaires. Orphelin, l'armée avait remplacé la famille qu'il n'avait pas connue et il avait choisi d'y rester.

Depuis quelques jours, la population namuroise était en effervescence. « Ils » approchaient, et la ville allait être bientôt occupée. Durant ce temps, les six forts enchâssés dans les campagnes environnant Namur se préparaient à l'assaut. Les nouvelles étaient mauvaises. Liège avait rapidement capitulé suite à la chute de ses points stratégiques pourtant estimés imprenables. Et puis, par une belle journée ensoleillée, à marquer d'une croix blanche, les premiers convois de soldats allemands approchèrent

à quelques kilomètres de Namur. Le ciel fut désormais l'empire du feu. Vint le moment où le conflit prit une autre tournure. Jusqu'à présent il ne s'était agit que de détonations lointaines, de rumeurs sourdes. Des ululements sinistres se firent entendre dans le ciel namurois, comme dans toutes les autres grandes villes du pays. Les bombardements commençaient. Aux dépens de la population, l'ennemi allait trouver à qui parler.

Il s'en fallut de peu pour que la maison d'Hélène volât en éclat. Alors que la gamine s'était rendue au « petit coin », généralement situé au fond du jardin, à l'opposé de la bâtisse, comme c'était le cas à la campagne, une bombe larguée trop loin du passage à niveau, termina sa course au beau milieu du jardin, par bonheur sans faire d'autre dégât qu'un vaste entonnoir de terre labourée.

Dans les premières heures suivant la défaite, les routes furent rapidement encombrées de toutes sortes de véhicules, de piétons et militaires. Louis avait trouvé une carriole, qu'il avait chargée des effets personnels de son officier. N'ayant aucun d'attelage à sa disposition, il n'eut d'autre ressource que de tracter l'engin à la force des bras, suivant comme il le pouvait la troupe qui prenait position au-delà du pont de Jambes. Talonné par l'armée allemande, c'est au moment d'aborder le pont qu'un des essieux se brisa. En dépit du danger Louis s'efforça de tenter de sauver l'une ou l'autre chose du chargement. Hélas, son entêtement lui valut d'être rapidement fait prisonnier en compagnie d'autres ca-

camarades. La sympathique petite ville de Namur tombait à son tour sous le feu et la rage de l'envahisseur. Louis fut expédié dans un camp pour prisonniers militaires, quelque part en Allemagne. Hélène se retrouva seule, avec sa mère. La vie suivit son cours, bien sûr, selon de nouvelles normes. Les rues regorgeaient d'envahisseurs. Ce n'était que vacarme des engins mêlés aux cris gutturaux. Il était forcé que la discipline en souffrit quelque peu. A quelque temps de là, un soldat allemand commisit un impair vis-à-vis d'un civil, dans la rue. Un officier de la Wehrmacht qui passait par là et avait été témoin du fait, tout comme Hélène et Yvonne, sorti son pistolet de l'étui et abattit le soldat.

De partout fusaient des informations relatives à la prise des six fortins environnant Namur. Les ultimes résistances étaient matées. Bientôt un calme relatif coula une chape de plomb sur l'existence de la population. L'hiver qui succéda à l'invasion contribua à imposer un nouveau contingent de difficultés. Une période de gel impitoyable figea en plaques épaisses et chaotiques les eaux paisibles de la Meuse à tel point qu'il était possible de traverser à pied, depuis le « Grognon » jusqu'à atteindre la rive d'Amée. Les restrictions complexifiaient tout, depuis la libre circulation jusqu'à la simple et naturelle prétention de se distraire. La pénurie d'aliments se faisait cruellement sentir comme partout ailleurs en zone occupée tandis que la nuit apportait le ronron menaçant des bombardiers qui traversaient le pays pour se

diriger vers d'autres fronts, en ne cessant de tenir en éveil ceux qui priaient tous les dieux que le contenu des forteresses volantes ne fût point lâché sur leurs demeures.

Le temps passa. Louis avait été emmené en déportation. Hélène, âgée alors d'environ douze ans, rentrant un jour chez elle, trouva la maison vide. Sa mère était partie, sans avertissement ni précision quant au lieu, la durée ou la raison de son départ. Cet abandon contraignit Hélène à chercher refuge à Malonne, auprès d'une tante, complaisante mais dure à la tâche. Les corvées pleuvaient et il ne fallait guère s'assoupir sur le labeur. Cueillir des cerises, par exemple, devait se faire en sifflant, pour prouver que l'on n'était pas occupé à piocher dans la récolte. Certaines nuits, il fallait braver le danger, contenir la peur pour parcourir la campagne, seule, nantie d'une valise pleine d'abats et de reliquats de têtes de veaux destinés à l'un ou l'autre voisin éloigné.

Durant un an, Hélène n'eut aucune nouvelle de sa mère. Était-elle seulement encore en vie ? Les jours se succédèrent dans l'incertitude. L'existence suivit son cours pénible et la guerre le sien. Un an plus tard, Hélène vit sa maman débarquer gaillardement chez la tante, aussi soudainement qu'elle s'était dissipée douze mois plus tôt. *Je viens chercher Hélène* furent toutes ses paroles.

Récupérant ainsi laconiquement son enfant, toutes deux s'en retournèrent, rue Pierre du Diable, pour réintégrer la maison et y attendre, comme si de rien

n'était, que cesse cette guerre. Jamais, de toute sa vie, Hélène ne reçut de sa mère la moindre explication concernant l'abandon dont elle avait été victime. Vers la fin du conflit, les épreuves n'allaient pas cesser de creuser le sillon des larmes. L'armée belge fit part à Yvonne que Louis avait été tué, en captivité, lors d'une opération de déminage au bénéfice de l'armée allemande. À la libération, la mère d'Hélène fut tondue.

## Exercice dix-neuvième

*Bouc qui ne rit*

*C'est un truisme que de souligner que nous ne pouvons avoir pleine conscience des événements qui nous entourent, tant la réalité est essentiellement subjective. S'il existe une réalité hors de toute observation, alors à quoi peut-elle bien ressembler ? Chacun d'entre-nous vogue sur l'océan de l'anonymat, dès qu'il se mêle à « sa » réalité. Dans l'obscur dédale d'un quotidien unique et multiplié à des milliards d'exemplaires différents, des mondes se créent dans le tumulte, se percutent froidement, s'effondrent en silence, sans que nous en ayons seulement conscience.*

*Certains des faits du jour seront relatés avec des mots-flammes, des phrases tourbillons, des précipices que comblent rapidement l'ironie, le mépris ou les certitudes. Et puis, il y a le très fameux hasard.*

*Celui qui décide secrètement, dans l'ombre du temps, ce qui adviendra du devenir des choses. Comme lors d'un de ces après-midi de loisir qui me voyait choisir d'aller farfouiller durant plusieurs heures, dans les rayonnages poussiéreux de Monsieur Henry, le pitto-*

*resque propriétaire de ce royaume bibliophilique qui portait le nom amusant de « Bouc qui ne rit ». Client depuis mes culottes courtes, j'y avais obtenu certaines aisances et, là où jamais aucun visiteur n'osait aller fureter, je m'insérais avec le plaisir suprême que procure un privilège honorablement acquis entre les vacillants rayonnages surencombrés de livres de tous formats et de tous âges, aux sujets les plus variés, aux titres les plus énigmatiques. Cela me faisait l'effet d'une gigantesque et impressionnante mémoire de l'humanité.*

*Tant de vie, d'événements, de sciences, d'aventures confinées et réduites au silence magique de ce lieu m'enchantait, au point que j'y pénétrais toujours avec une fidèle émotion.*

*Dans cet arsenal dévolu à l'esprit, antre à la gloire du papier imprimé pour le meilleur et pour le pire de la littérature, j'évoluais à ma guise. Selon mon habitude, je n'avais d'autre intention que de fureter, laisser courir mes doigts sur les couvertures que mon regard désignerait à ma curiosité. Accroupi ou juché sur une escabelle douteuse, je ne cherchais qu'à toucher des livres, laisser courir mes yeux sur des titres, feuilletant celui-ci, ignorant celui-là, me grisant de la force du hasard.*

*Je disposais de tout mon temps et me sentais à l'aise devant cette masse de papier dont les méandres s'étiraient en un labyrinthe des plus attractifs. Je savais être à même d'attendre que surgisse quelque chose. C'était une manière de rituel que l'habitude*



*avait fini par développer. Vous savez ce que c'est, lorsqu'on prise volontiers la littérature il germe au tréfonds de vous le secret espoir de ramener au jour l'œuvre rare, l'opuscule éclairant, le grimoire hautement instructif. Mes manœuvres à moi ne consistaient en rien de plus innocent qu'une procédure coutumière dont le succès était loin d'être assuré.*

*Eh bien, en ce jour précis, je ramenai des fontes poussiéreuses de l'oubli un minuscule et anodin calepin défraîchi. Les petits livres m'ont toujours attirés. Très tôt, une espèce d'engouement involontaire m'a dicté une indéfectible fascination vis-à-vis des petits formats. Est-ce leur côté menu, pratique, leur autorisant d'être emporté avec un maximum de confort et de discrétion ? À moins que leur format hors du commun leur attribue je ne sais quel pouvoir de détenir quelque élément secret qui doit le rester et qui justifie cet encombrement réduit ? Les livres miniatures sont souvent ceux des confidences, de la réflexion, du moins lorsqu'ils ont survécu à ces époques révolues qui les ont vu naître.*

*C'est sur l'un de ces discrets petits livrets, vite emporté, que l'on note à la hâte telle ou telle idée, quelque vers pour un prochain poème, l'une ou l'autre réflexion, le bref compte-rendu d'un événement et quantité d'autres choses mystérieuses, méticuleuses, personnelles, subrepticement codées et dont l'urgence ou la pertinence ne souffre aucun report. Ils finissent par échouer dans un lot d'autres*

*ouvrages, des « fond de grenier » légués au hasard qui en assurerait la dispersion. Quel intérêt ? Peut-être celui qu'octroie aux objets le destin qui les a fait vivre un temps entre les mains d'une personne qui restera à jamais inconnue ? Le sort est coutumier de ce genre d'anodins exploits anonymes. Le nombre de ces vieilleries sans prix est faramineux.*

*Depuis combien de temps certains livres n'ont-ils pas été ouverts ? C'est toujours un peu émouvant d'écartier les minces pages, après que des années de ténèbres aient sévit dans le pli des chapitres, silencieux ou tapageurs, c'est selon. Peut-être serait-il bon de le laisser fermé ? Ou de ne le forcer qu'au tout dernier moment, lorsque l'envie se ferait plus impérieuse que la banale curiosité. Certes, la déception pouvait être au rendez-vous, mais il faut courir le risque, puisque tant de beaux livres ne le sont que dans leurs apparences...*

*Il en est, par contre, dont on ne peut se repaître, tant il en émane une sorte de musique qui leur est propre. À peine les phrases sont-elles lues qu'elles ne quittent plus votre esprit. Les petits fleuves de mots sont vos proches, prennent soin de votre imagination. On attend toujours beaucoup de ces petits blocs de papier dont le secret ne sera révélé qu'en récompense de l'effort effectué pour en parcourir les divers tableaux. Car écriture est aussi image. C'est au lecteur que revient l'art de donner vie et mouvement, sonorité et rythme à ce qui se passe silencieusement sous ses yeux.*

*Le modeste opuscule que voici me réserve certainement des surprises. Couverture de cuir épais, pas trop usé. Dorure sur tranche, titre illisible, une trentaine de pages légèrement tourmentées, craquantes parce qu'ayant connu maintes alternances d'humidité et de sécheresse, d'odeur pénétrante de vieux papier, claire typographie aux fines volutes raffinées. Encre noire bien conservée.*

*Apparemment, un recueil d'histoires brèves. On doit y trouver matière à réflexion, à rire ou à se suspendre en interrogations. Les circonvolutions du discours-fleuve humain, avec ses méandres obscurs, ses incursions subversives dans la mémoire des ans.*

*Dans quel texte se dissimulera le moins l'écrivain ? J'ausculte le petit ouvrage. Une autoédition laborieuse, me semble-t-il. Probablement un écrivain marginal ou refusé par les éditeurs. Une date : 1998. Un certain A. Nonyme. N'en ai jamais entendu parler.*

## Exercice vingtième

*Rage de temps*

Le monde pour lequel on s'est battu, trente ans plus tard n'existe pratiquement plus. Décor, mentalité, table rase de l'«évolution», usages et modes de pensées, tout bascule pour se fondre dans un système qui balaye chaque fois les anciennes valeurs. Quelques-unes s'avèrent toutefois indéfectibles : amour de l'argent, du pouvoir, du « progrès » technologique. Valeurs tronquées d'un jeu de cartes hypocrite, méchamment truqué.

Avant de prétendre jouer les affranchis, mieux vaudrait apprendre à désapprendre l'interprétation que nous faisons de quelques mots, tels que *bonheur, amour, avenir, paix, confort, progrès, démocratie,...* Peut-être userions-nous alors des facultés dont devrait normalement user l'espèce humaine.

Aucune guerre ne saurait être gagnée dès lors que ses candidats se révèlent notoirement inaptes à résoudre leurs problèmes existentiels autrement que par le saccage et le carnage.

Jeunesse, vos fautes vénielles ne sont peut-être que le fruit de passagères ignorances ou la conséquence de troubles métaboliques, voire la conjugaison des deux. Il n'empêche qu'il n'y a pas d'âge pour la vacuité. Ce monde, vous avez plus de difficultés à le refaire que de chances de le finir. Et ce n'est pas une parole de « vieux ».

L'affiche publicitaire donne (impose plutôt !) à contempler un superbe trio de petits abrutis à tronches de dégénérés en herbe et qui ressemblent déjà fougueusement à leurs papas. Slogan massue vulgaire et familiarité de mauvais goût, genre : *Qui a dit p'tits cons ?* Moi !

Qu'attendons-nous pour faire le ménage qui s'impose, devant les conseils de « look » en loques, devant les panoplies de codes débilitants, devant les poubellées d'expressions françaises qui signent notre malade faculté imitative. Peur d'être *vraiment* différent... par le biais de l'intelligence ?

Dans mon genre, je fus un précoce et pratiquai tôt, spontanément, le principe biphasé de l'enfance dégressive, à compression ironico-indirecte, à la fuyante, en échappant au quotidien tourment des tentations multiples qui gangrènent habituellement une chère petite tête blonde. Question de survie. Je fus donc un gamin docile, discret, solitaire, dénué de ces sottises exigentes dont s'honorent des flopées de foutriquets qui méritent des mandales en travers de

la hure. Pressentais-je déjà que j'aurais à souffrir de la promiscuité de tant d'adultes ratés ?

Il doit y en avoir qui sont tombés dedans étant petit. Ou alors c'est que la fée Connerie s'est penchée sur leur berceau. Très vite ils forment des nids aux coins des squares, dans les abribus. Toujours en groupe, histoire de s'imposer de tout leur pesant de lâche médiocrité. Ceux-là s'extasient au son des martèlements primitifs dont on leur a fait croire qu'il s'agissait de musique. Ceux-là développent des codes de vulgarité et de fainéantise de sous-alimentés. Il leur faut des amourachements chaperonnés par des magazines débiles, dont les animateurs se penchent sur leurs cas en se frottant les mains, et dans lesquels ils apprennent comment arnaquer leurs petits copains, comment larguer en se poilant la petite rousse qui se cramponne, comment mentir sans culpabiliser, et encore la manière de tailler sa place dans le patrimoine du voisin. Bon : à quand le P38 à monter soi-même ?

Je fustige souvent une certaine populace. Celle qui a les pieds puants, celle qui saccage le vocabulaire, qui chewing-gomme à la lobotomisée, dont le bas de pantalon balaie les trottoirs merdeux et le crâne miroite en magnifique boulet de forçat. Sa Grande Œuvre ? : une voie bruyante, constellée de vidanges, de canettes, de papelards, largués évidemment sur le bas-côté ou à trois centimètres de poubelles destinées aux porcs à deux pattes. À côté de ça, il y a des gens

à peu près humains, qui essayent de bien se finir, qui s'avèrent aptes à regarder la vie et d'en tâter par le bon bout de la lorgnette en cultivant une imagination respectueuse. Il y en a. Mais faut un détecteur drôlement sensible et pas du genre *made in China*.

Éprouvons moins de méfiance à l'égard de ceux qui nous détestent, nous jalourent ou nous craignent qu'envers ceux qui nous veulent du bien.

## Exercice vingt-et-unième

*Casting*

Si, d'ordinaire, je suis du genre facétieux et fait mouche, cette fois ma plaisanterie fait un « flop ». *In petto* je me dis que, soit mon répertoire prend de la bouteille, soit c'est mon pote qu'est pas réceptif, ce qui est plutôt inaccoutumé. D'ordinaire, lorsque Crawford et moi nous nous rendons visite, je lui sors une de ces plaisanteries qui émaillent une amitié qui titre son quart de siècle. Plaisanteries souvent en rapport avec la phénoménale stature qu'il a développée au gré de milliers d'heures passées au gymnase. À ma connaissance, c'est le seul piéton au monde capable de provoquer un embouteillage rien qu'en traversant une rue, tellement on se retourne sur son anatomie.

Nonobstant cette particularité, Crawford est le type le plus doux qui soit. Lui et moi, on a usés les mêmes bancs d'école, flirtés avec les mêmes frangines et construit des cabanes qui devaient nous survivre. À l'époque c'était le maigrichon qui faisait ricaner les idiots de sa classe. Puis, très vite, les flots de la destinée avaient séparés nos barques respectives.



Chacun avait ramé dans une direction plus ou moins hasardeuse, truffée de carrefours pernicious. Des années plus tard, le petit Crawford avait tellement ramé, à bord d'un tas d'engins qui vous remodelent de la tête aux pieds, qu'il en était devenu l'athlète méconnaissable que j'ai aujourd'hui en face de moi. Et qui ne rit pas.

Tout à l'heure, il me confiait qu'après de nombreux échecs, il venait enfin de dénicher un tailleur capable de lui bricoler un costume qui n'ait pas trop l'air de sortir des flancs d'un chapiteau d'occasion. Et, de fait, il a l'air sortable. En faisant irruption chez moi, d'un air maussade, il est allé répandre ses quelques cent dix-huit kilos de muscles hypertrophiés sur mon divan qui n'en demandait pas tant.

Au bout d'un moment j'ai bien tenté de le déridder, mais cézigue ne semblait pas avoir le cœur à la gaudriole. Comme j'appréhendai une mauvaise nouvelle, cette fois, je m'abstins de faire le représentant en facéties pour noces et banquets.

Après lui avoir servi un énorme jus de pamplemousse, si copieux qu'on aurait pu y faire barboter un bébé requin, je le scrutai de biais, attendant qu'il se lâche. Ce qu'il fit, en commençant par ces mots : « J'ai fait un drôle de rêve, quelque chose de dérangement. Et, tu vois, j'suis pas sûr que l'ail soit vraiment en cause. » Sur ce préambule nébuleux, il vida d'un trait l'espèce d'aquarium qui lui tenait lieu de verre. Ensuite il posa ses yeux sur moi, mit au point et sembla se détendre un chouïa. Par psychologie, je m'efforçai de réduire mes gestes. Crawford savait que, généralement, je

suis un bon « écouteur », le genre de mec qui au cours d'un pow-wow sait fermer son clapet et respecter celui qui tient le bâton de parole.

- Souvent, au repas du soir, je mange de l'ail. Je sais, j'devrais pas, soit, mais, j'aime tellement...

J'opinai du bonnet en souriant, sautant sur l'occasion pour le chahuter un brin : « Quoi ? Tu as osé manger de ce charmant petit mammifère brésilien ? C'est donc le remord qui te mets dans un état pareil ? »

Là, j'ai réussi à lui faire montrer les dominos.

- Mais non, bouffi ! L'ail, le bulbe. J'ai remarqué que presque à chaque fois que j'en mange, eh ben j'passe une nuit cauchemardesque.

- Puisque tu le sais, pourquoi t'empiffres-tu d'ail avant de te zoner, truffe ? le tançai-je. Je lui serinai que se délecter de plats chargés à la « rose puante » ne devait pas l'étonner si Morphée écartait les bras pour abandonner son dormeur aux affres d'une digestion pénible. Sur ces sentencieuses paroles, d'un mouvement de tête je l'invitai à continuer.

- Sérieusement, Charly, ces rêves, tu sais, qu'on dit... Comment encore, euh... Promi... Prédi...

Côté cérébral, c'est pas le plus fortiche. Il serait plutôt abonné à « Musclor » qu'à « Sciences et avenir », si vous voyez le topo. Bonne pâte je plonge à sa rescousse :

- Dit simplement « prémonitoire », et on fera avec.

Là-dessus, il se hisse sur les barriques qui lui servent de jambes pour aller se resservir et retourne s'asseoir. Un gémissement prend le relais du silence qui comptait s'installer à peu de frais. Je soupire :

- Si tu continues à prendre du poids, je vais être obligé de faire renforcer tout mon mobilier !

- Ris pas, c'est sérieux, fit-il, néanmoins avec un sourire en coin.

C'est à ce moment-là que je perçus une odeur indéfinissable dont les effluves n'appartiennent pas à mon logement, j'en suis presque sûr. Cela tient de la barbaque oubliée au frigidaire pendant votre dernier périple autour du monde, vous voyez ? Ma fenêtre étant entrebâillée, je m'empresse d'aller la fermer.

- Figures-toi que mon rêve se débobine chaque fois de la même manière.

- Ah, bon, parce que tu fais ça en boucle ?

- Non, disons souvent, enfin chaque fois que...

- Que tu t'empiffres d'ail avant d'aller te coucher, à nonné-je comme un parfait petit écolier.

Apitoyé par sa frite pâlotte, je le laisse débobiner son cauchemar, une lettre qu'il aurait trouvée chez lui émanant d'une firme cinématographique. Il s'agirait d'une invitation à passer un casting. Souvent, des athlètes à gros biceps sont recherchés par des produc

teurs, lorsque se prépare un *péplum* ou tout autre scénario nécessitant quelques quintaux de muscles surdéveloppés. Jusque là, il n'y a pas vraiment de quoi se ronger les ongles. Par contre, ce qui m'embête c'est cette odeur qui ne se dissipe pas. Au contraire, elle semble de plus en plus décidée à s'imposer. Mon appartement est plutôt du genre coquet et j'ai horreur que quoi que ce soit flaire le douteux. Illico, je bondis vers la poubelle, à tout hasard. Rien d'anormal.

- T'as tes vapeurs, maintenant ? ricane Bibendum.

Je lui réponds que son système olfactif a sûrement besoin d'une révision s'il ne renifle pas ce fumet sournois qui filtre de je ne savais où jusque dans mon pur logis.

Crawford en revient à sa proposition de tournage, dans des studios situés aux confins de la banlieue ouest de la ville. Depuis quelques minutes, sa main droite triture nerveusement quelque chose dans sa poche. J'écoute distraitement, rapport à cette odeur insolite.

- Donc, je me pointe aux fameux studios, dans un bled, si tu vois je dirais presque carrément à l'abandon, et sinistre, avec ça. Bon, je pénètre dans le bâtiment, tout envahi d'un matériel hétéroclite. Bon, j'appelle, je crie. Nada, rien, personne. Alors, je circule, comme ça, au hasard dans le gourbi. Et puis j'avise des panneaux fléchés « studios ». Bien sûr, je les suis... Tu ferais pareil, hein ?

Ce qu'il y a de terrible, avec lui, c'est qu'il affectionne de manière compulsive les détails. Depuis qu'on se pratique, jamais il n'est parvenu à me bonnir quoi que ce soit de manière abrégée, synthétique. Faut dire qu'il adore tenir le crachoir. Invariablement, il se croit obligé d'agrémenter ses propos d'un baratin superflu, qui remonte jusqu'à deux jours avant l'événement qu'il s'efforce d'autopsier, comme si j'allais en faire un rapport en trois exemplaires et une traduction en neuf langues. Y a des gens, comme ça, qui sans s'en douter, contribuent à induire en vous une angélique patience qu'ils n'auraient en aucun cas à votre égard dans d'autres circonstances.

- Et puis je découvre une escouade de camions pimpants, des salles immenses au sol gras, humide, jonché de paille, des couloirs déserts qui n'en finissent plus, bref, un foutoir, et incroyablement sale.

- Eh ben, dis donc... lâché-je avec autant de conviction que si je devais sauter de quatre mille mètres avec une toile cirée pour parachute.

Mon ami, ça le dope, son laïus, à tel point qu'il en remet une couche de détails au point que je me mets à souhaiter qu'il en finisse, histoire de passer mon appartement au peigne fin. Comment Crawford ne sourcille-t-il pas ? Je m'attache à l'écouter, d'une oreille distraite :

- Finalement j'échoue dans une pièce basse, longue, étroite, avec des box alignés sur un côté. Le décor est tout différent. Sur un bureau, un ordinateur est allumé. Sur l'écran y a une liste de noms... Je te laisse

Comme Sybille, il repassera ! Il y a longtemps que je l'ai vu venir, son blaze sur la liste ! Je reste de marbre et le laisse placer son effet :

Je m'approche, je lis : le mien y figure...

- Le hic, c'est que personne ne semble t'attendre, le coupé-je, agacé parce que je le sentais venir.

- Comment t'as deviné ? bée-t-il.

Je le contemple avec un air vide qui lui laisse augurer de ma part un certain scepticisme.

- Ouais, je vois. Tu ne me crois pas, hein ? C'est ça !

- Meuh non, mon tout petit. Allez, vas-y, narre donc.

Crawford prend le parti de poursuivre, car je le soupçonne de vouloir m'épater, d'une manière ou d'une autre. Il ajoute que c'est la fin du rêve qui s'avère bizarre. Pour tout avouer, ce rêve ne surgit pas lorsqu'il accomplit ses excès culinaires aggravés d'ail mais, en réalité, il le fait chaque nuit, depuis un mois. Maintenant je m'explique sa frime blafarde.

« Tu comprends, je sais plus voir mon pieu. Je voudrais dormir debout, comme les bourrins ! J'angoisse pour quelque chose d'impalpable qui me domine. »

Je ne souris plus. J'attends la suite avec plus d'intérêt que je n'en avais marqué jusqu'ici.

« Lorsque je suis dans ce bureau, une fois que je vois mon nom sur la liste, j'arpente un couloir attendant.

Plusieurs portes s'ouvrent sur le même côté. On dirait des cabines d'enregistrement. Dans chacune d'elle, devant une épaisse vitre qui donne sur la régie, se trouve un fauteuil au-dessus duquel pend un gros micro. J'me dis que puisque j'ai été sélectionné, je peux prendre mes aises, et je m'assieds sur un fauteuil. Aussi sec, des accoudoirs et des montants sortent des bracelets qui encerclent mes poignets, mes chevilles et mon front ! Comme dans un James Bond ! Me voilà entravé. Tu parles d'un gag ! Je me dis que si quelqu'un arrive, je vais pas avoir bonne mine ! Puis, j'entends que la porte de ma cabine se ferme et se verrouille... »

- Et c'est évidemment à ce moment que quelqu'un...

- Je te le fais pas dire. Des types surgissent, habillés de tabliers blancs, qui s'activent, téléphonent, tripotent des manettes, des boutons, pianotent sur des ordinateurs, tout ça sans s'occuper de moi. Alors, je la trouve saumâtre, tu penses ! Je fais un foin du tonnerre. Eh ben, c'est comme si j'étais pas là ! Puis, je remarque que ces mecs ont tous un drôle d'air de famille, une trombine franchement hors normes. C'est ici que le rêve se termine, chaque fois de la même manière...

Pour farfelue qu'elle soit, son histoire finit par me captiver. Faut dire que ça met du piment dans le quotidien, des bêtises pareilles. Si ce n'était cette odeur insistante, je me sentirais presque bien. Je me dis aussi que dès que mon ami sera parti, j'irai voir

sur la gouttière si un chat mort n'est pas en train d'y pourrir. Crawford conclut :

- Pour finir, un de ces... « techniciens » s'avance vers la vitre de mon box et lève un visage inexpressif au large nez écrasé et aux narines dilatées. Ses petits yeux noirs très écartés sont frangés de longs cils blonds et drus. Il approche d'un pupitre, passe une langue sur ses lèvres en trait de couteau...

- Et alors ?

- Alors ? Son bras se dirige vers une manette rouge. Mais ce bras, Charly... Ce qui dépasse de sa manche... C'est pas une main.

- Une pince ? hasardé-je.

Mais il n'a pas le cœur à rire. Il me jette un regard fatigué : « Ni une pince, ni une clé à molette ou une fourche à quatre dents mais une patte de porc ! Et voilà. »

Un silence épais succède à son « voilà », durant lequel la main de Crawford chipote toujours dans sa poche. Il guette ma réaction. Je crois que s'il menaçait de m'étrangler à l'instant, je serais incapable de retenir le rire qui s'épanche dans l'atmosphère empuantie. Je m'esclaffe bruyamment, avec un geste confus lui enjoignant d'avance de me pardonner. Ses doigts cessent brusquement de farfouiller dans la poche. Lorsque je retrouve enfin mon calme, Crawford se lève avec un soupir capable de regonfler à bloc une montgolfière de compétition.



- Enfin, que veux-tu, c'est comme ça. Je t'ai dis que c'était bizarre.

Soudain son visage s'illumine. Je le soupçonne alors de m'avoir fait marcher. C'est qu'il en est bien capable, le bougre. Il se dirige vers la sortie. Sur le palier, je lui en serre cinq, hilare.

- Pouffes toujours, Charly, qu'il me fait. Allez, à un de ces quatre !

Il sort de sa poche une enveloppe bleue, passablement froissée, qu'il a dû un certain nombre de fois.

- Tiens, lis. C'est une photocopie. On en reparlera. Ciao !

Et il bondit prestement dans l'escalier, aussi légèrement que s'il pesait nonante cinq kilos de moins. J'empoche l'enveloppe. J'oublie instantanément cette histoire. Pour l'heure, une seule chose me tarabuste : trouver l'origine de l'odeur incommodante qui se permet d'envahir ma turne. Je vais voir la gouttière : rien de suspect. Dans mes poubelles : non plus. Il me semble que l'effluve se dissipe quelque peu.

C'est plus tard, dans la soirée, que je me souviens de l'enveloppe. Je l'ouvre et découvre avec stupeur une invitation à un casting, dans la perspective d'une série de tournages dans les studios Schnitker pour ce qui semble être un péplum. La coïncidence m'ébranle. La lettre donne rendez-vous à Crawford dans trois jours. Sacré Crawford. Avec un petit sourire je range la lettre dans un tiroir.

Une semaine s'écoule. Un matin, je flâne devant une librairie, lorsque mon regard effleure distraitement le titre d'un magazine qui me cloue sur place. Les yeux exorbités et le cœur fou, je lis : *L'espoir du futur championnat du monde de culturisme, Donald Crawford, s'est fait écraser par un camion.* (suite en page 4)

Comment faire le rapprochement entre l'étrange récit qu'il m'avait récemment fait et ce tragique événement ? Par contre, si j'avais pu apercevoir la raison sociale du véhicule meurtrier, dont un mauvais cliché, de face, s'étalait à côté de l'article : de grosses lettres rouges sur fond blanc, avec une tête de cochon, tout sourire, annonçant : « Je suis élevé à la Coopérative SCHNITKER ! »...

## Exercice vingt-deuxième

*Hommage**Genève, 11 mars**Chers amis,*

*Voilà que vous fêtez vos cinquante ans de mariage. Hélas, nous sommes dans l'impossibilité de passer vous embrasser. Ce que nous eussions fait avec la plus grande des joies et le plus diligent empressement. Sacha et moi-même sommes un peu las, ces derniers temps (les suites d'une grippe par trop insistante). Par conséquent, notre amitié ne souffrira pas si nous choisissons, à notre cœur défendant, de porter jusqu'à vous nos congratulations épistolaires, à défaut de vous serrer dans nos bras.*

*Ah, mes amis, qu'est-ce donc qu'un demi-siècle, fut-il consacré par le mariage ? Qu'est-ce que l'heure, le temps, qui nous survolent et nous emportent loin de l'instant de notre naissance, lorsque perdure la com-*

*plicité, la solidarité et les talents partagés avec des êtres qui nous sont proches, de cœur et d'âme ? Y a-t-il plus belle, plus véritable famille que celle-là ?*

*Si les saisons s'emploient hardiment et sans distinction à modifier les choses dans leurs apparences, à leur procurer du caractère, elles les asseyent, dans ce qu'elles ont de meilleur, sur la flèche de la légende, et nous permettent, assurément, de mûrir, par l'effet de cette seule volonté qui ceint des lauriers du courage les êtres voués à l'avenir du meilleur d'eux-mêmes et d'autrui. Eh bien, si l'heure est venue de célébrer un cycle de plus, qu'il en soit ainsi.*

*Aussi, n'ayons crainte de récidiver : qu'importe le temps, puisqu'il nous donne la force d'en extraire les instruments et les occasions de relier entre eux tous les chantres de la vie par les doux liens de la fraternité.*

*Oui, mes bons amis, que passent les années, puisqu'elles nous abreuvent de la joie renouvelée de vous avoir découverts et d'avoir parcouru, de concert, l'idéal chemin, balisé de chaleur humaine désintéressée et conviviale. Si 50 ans peuvent ne pas suffire à réaliser ce que, naguère, vous aviez projeté, l'essentiel n'est-il pas dans ce qui a déjà été concrétisé et qui balise magnifiquement une opiniâtreté toute à votre honneur ? En passant par maintes déconvenues, tant d'heureuses explorations et subit quelques inévitables blessures d'orgueil, comme tout un chacun, après avoir réalisé tant de discrètes prou-*

*esses et facéties notoires, les abords de la 50<sup>ème</sup> année furent ceux de la découverte d'amitiés nouvelles et de la générosité perpétuée. Un demi-siècle d'union, voilà sans aucun doute une rare destinée dont vous avez le secret et dont nous avons tout à apprendre.*

*Mes très chers, vous venez de franchir un passage, qui vous conduit, non pas vers le tiroir aux souvenirs, prémices à l'oubli, pour beaucoup d'entre-nous, mais qui vous procure, juste retour des choses, un état d'âme, une manière d'être sereine qui connaît, bien entendu, ses fragilités, mais dans lesquelles, toutefois, nous pouvons reconnaître tout le prestige qui échoit aux nobles richesses.*

*À maintes occasions, pétris de votre goût affiné pour l'art, vous avez conforté bien des personnes dans l'idée que l'expression artistique est vitale à l'épanouissement de tout un chacun et à l'envie de vivre sans cesse de nouveaux projets. Que cette date symbolique vous soit un plaisir, une preuve de plus, s'il en fallait encore une, de notre fidélité conjointe, sachant aussi qu'un bon anniversaire se doit d'inclure un sincère espoir de vous voir encore longtemps détenteurs de cette persévérance, de ce courage et de cette abnégation qui vous caractérisent et dont nous sommes fiers de partager les honneurs, fut-ce à distance.*

*Enfin, comme en amour ou en amitié, un anniversaire digne de ce nom ne saurait se contenter de comptabiliser ce qui, jusqu'à sa commémoration, s'est vu offert ou proposé en partage. Aussi nous sou-*

*haitons-vous un excellent anniversaire, même si l'air est connu, même si les paroles s'envolent, l'affection sincère, quant à elle, demeure et ne connaît pas les soucis ou les douleurs de l'âge.*

*Soyez tous deux convaincus de notre plus profonde affection et de nos sentiments les plus choisis.*

*Hortense et Sacha.*

## Exercice vingt-quatrième

*Tronche de camp*

Esther n'en pouvait plus. La coupe était pleine. Pleine de rage, d'amertume informulée, de mots hachés par l'emporlement, d'images brûlées. Que pouvait-elle opposer à la stupidité, à l'hypocrisie, à la bave excrétée par deux spécimens représentatifs de ce qui se fait de moins intéressant au monde : gens de famille, tout banalement, mais non sans danger, dès qu'il s'agit - et très aisément - de mettre à jour leurs fécond et puant terreau, leurs aboiements primaires, leurs stratégies de guerres futures. Esther se résolut à écrire. Pour se décharger, s'alléger l'esprit d'un borbier qui lui donnait la nausée.

« *Il faut parfois choisir entre un chien et une famille d'humains.* » C'est ce qu'elle était occupée à décrire. Devant elle, des feuilles froissées, empesées d'une écriture hachée, raturée, rapide s'étagaient en un édifice moulé par l'ouragan de son ire, avec des éclairs de mots jetés, vomis ; avec le tonnerre des phrases qui partaient en rafales brûlantes, sans concessions.

Au vu de l'attitude de gens paranoïaques que le sens commun range parmi les représentants d'un groupe formant « famille », Esther éprouvait de plus en plus de considération pour les animaux, en général, et de moins en moins pour ses sœurs, en particulier.

*« C'est beaucoup trop que de gaspiller une énergie précieuse à mépriser des imbéciles caractérisés, soupçonneux, mesquins et qui ne sont qu'insulte permanente faite au bon sens et à la plus élémentaire convivialité. Les balayer moralement, voire physiquement de l'horizon, du quotidien, et pourquoi pas de l'existence, voilà qui est d'utilité publique ! C'est un projet d'assainissement qui doit être impitoyablement administré, car les taches qu'ils produisent dans la vie des autres, celles qui maculent le décor et les mentalités sont par trop sources de violences. De cette violence stupide qui finit toujours par se rabattre sur eux. »*

La jeune femme interrompait par moment la course nerveuse du poignard qui griffait le papier. Pour l'heure, rien d'autre n'avait plus d'importance que cette bonde qu'elle lâchait nerveusement, en mâchant bien ses mots, alignés en parfait accord avec ce qu'elle pensait.

Esther songeait que, pour exister, au sens identitaire du terme, il ne suffit pas de pondre des moutards qu'on laisse ensuite pousser comme ils viennent pour, finalement, en faire des copies conformes des imparfaits notoires qui les ont engendrés.



*« Il faut tout autrement donner du sens à cette collectivité que constitue une famille, afin de pouvoir prétendre, ensuite, presque au crépuscule d'une vie, la hisser au niveau d'un modèle, d'une voie de laquelle il sera bien vu, par la suite, de s'écarter. Le sens choisi habituellement, hélas, n'est que famille, agencement hasardeux de personnes ayant des intérêts plus ou moins partagés en fonction de leurs objectifs personnels. Donner du sens ne se fait pas en imitant les autres clans, les millions d'autres tribus dans ce qu'elles ont de plus mesquin, de plus critiquable, de plus hypocondriaque ou de plus sournois.*

*Le sens peut aussi faire éclater des monolithes qui se croyaient indestructibles. Le sens, lorsqu'il est puissant dans sa différence réfléchie, fait toujours peur. La famille trouve alors aisément les prétextes pour admonester, pour condamner. Avec le culot des inconscients et de ceux qui s'imaginent être nés à terme, alors que leur degré d'humanité en est toujours à gargouiller dans le souvenir mouillé de leurs premiers langes. »*

Et tout ça pour un chien... Un chien, « ça rend service », « ça peut sauver une vie », c'est capable de venir en aide à une personne handicapée... Un chien, face aux caprices humains, n'a pas beaucoup le choix. Asservissement selon humeur, soumission inconditionnelle, domination jusqu'à l'absurde. En famille ou pas, un chien ne peut qu'obéir au premier con venu. Puis, lorsque la bête ne sert plus, on l'abandonne aux premiers jours des vacances ou on la fait euthanasier.

Il n'y a pas de quoi mettre une famille à feu et à sang, pas vrai ? Juste.

Un sourire venait de naître sur les lèvres d'Esther. Elle avait plaisir de ne rien devoir à cette engeance. Les abrutis lui procuraient une grande joie : celle de contempler le pitoyable spectacle de leur agitation. De la famille, elle n'avait aucune crainte. Il n'y avait rien à redouter des frères, des sœurs, des parrains, des oncles, des tantes, de toute la clique sectaire toujours prompte à trouver un bouc émissaire. L'impact de cette bêtise qui transpirait de leurs mots, de leurs calomnies était trop misérable pour égratigner le moral d'Esther. Elle aimait bien ce petit débordement passager, se sentait à l'aise dans sa riche indépendance, amoureuse de sa fausse solitude, de cette voie qu'elle avait bâtie, non par pure contestation gratuite mais à partir d'un plan minutieusement établi au fil des années et des expériences.

*« Un animal ne demande pas à l'être humain d'être ce qu'il est, un simple, un banal, un vulgaire chien. Un simple, un banal, un vulgaire être humain fait toujours preuve d'autorité facile avec un animal. »*

Il fallait écrire, il le fallait. Esther n'aurait pu garder pour elle cette lie, ce fond d'invraisemblances, d'hypocrisies que régurgitait sa mémoire. À défaut de pouvoir le dire « en face » - jamais elle n'aurait le temps de tout dire de la manière dont elle écrivait - sachant combien la nervosité ne l'avantagerait pas dans une confrontation avec les « autres », à défaut

donc, elle écrivait. Ce qui suffisait à lui assurer une certaine hygiène mentale. Pulvériser celles qui lui avaient fait affront n'aurait pas été très difficile. Mais à quoi bon, un con reste un con, même et surtout lorsqu'il a été ridiculisé à vie. Le stylo glissait prestement, suivant avec difficulté le rythme des phrases torrentueuses qui bouillonnaient dans son esprit survolté :

*« Les cons s'imaginent toujours avoir raison. Jamais ils ne se risquent à se mettre en question. D'ailleurs, cet exploit leur reste hors de portée ! Les prétentions dont ils sont bouffis demeurent trop cousues de fil blanc : on les voit venir de loin. »*

Donc, plus le temps passe, plus un con mûrit. Esther s'enhardissait, prenait plaisir à épandre ses réflexions. Sa fureur première se muait en un jeu libéré de tout remords, qui capturait les idées, les souvenirs encore à l'état de braise.

*« Les cons soufflent toujours dessus, donc pas de danger qu'elles s'éteignent ! La fatigue d'avoir à les supporter constitue une sorte de moteur. Et lorsqu'un con a la bonne idée de disparaître enfin, c'est un bienfait pour l'Humanité. Hélas, il est très prolifique. »*

Indécrottablement grégaires et donc vivant en bandes, les pondeuses ne cessent de s'activer (l'instinct !) et leur progéniture devient de plus en plus familiale et stupide au fil des générations. Envahissante, comme tous ceux qui se croient seuls

au monde et exemplaires, figés au garde-à-vous du « top » de l'ère moderne, parce que imitant à la lettre les légions d'ahuris dans leur genre.

*« C'est comique : dans les familles, on trouve des individus très instruits, qui ont accédé à des postes socialement, financièrement avantageux, bref qui en 'jettent'. Et puis d'autres, qui sont plutôt à la masse. L'intelligence n'est pas une question de diplôme, de livres lus ou écrits, de moyens matériels, d'expériences pratiques ni même de culture. C'est une question de lucidité, d'aptitude, d'ordre empathique, de détermination dans la convivialité et le respect, d'ouverture à soi et au monde.*

*L'intelligence qui se veut humaine ne doit rien aux artifices du 'progrès'. Ce serait plutôt le jeu, le fruit d'une maturation taillée humblement, pas à pas, dans la glèbe obscure de l'âme, comme un apprenti sculpteur façonne sa première effigie dans un bloc informe. Avec la force de la logique, de l'observation et de la pensée, contrebalancée par une volonté désintéressée pour une paix, une bienveillance collatérale. »*

Mais on peut rêver...

Il se faisait tard. Les yeux d'Esther lui faisaient mal. Le stylo tomba lourdement avec un bruit mat sur le tas de feuilles encore vierges. Ce soir, elle se satisfaisait d'avoir accompli la première démarche : franchir le cap de la rage brute, pour faire le plein d'air pur. La haine est le refuge des inaptes. Il n'était pas question de jalousie. Jalouser qui, quoi, d'abord ?

En admettant que c'eut été le cas, pour une raison quelconque, c'eut été encore condescendre à trop d'honneur. Dans l'instant présent il importait de museler la violence, se vider de la crasse, pour emmagasiner une tonifiante impulsion d'énergie débarrassée d'impressions, de sensations *souilleuses*, ou *souillardes*, c'est selon.

Esther aimait bien jouer avec les mots qui s'associaient gaillardement aux vocables, aux pensées parfois trop molles, trop floues, insuffisamment percutantes ou évocatrices.

Le tic-tac de la grande horloge murale emplissait la quiétude de la chambre. Comme tout paraissait si tranquille. Esther aimait à se sentir protégée, hors le monde. Sa vie, en cet instant précis, ralentie entre quatre murs étroits qui répercutaient timidement le balancement méthodique de l'horloge, n'était en rien une existence de recluse. Le bonheur de cette heure particulière la lavait, corps et âme, des propos qu'elle venait de ruminer. Le long chapelet de l'aigreur avait trouvé le chemin de l'apaisement.

L'écriture avait réussi à la mener en des zones de la conscience plus sereines, pour l'installer dans l'assurance tranquille d'une femme qui venait tout juste de laisser tomber de son cœur les feuilles séchées d'une fureur morte. Elle se promit pourtant, dès le lendemain, de poursuivre la vidange salvatrice de son esprit. Ses ablutions terminées, elle gagna son lit et y trouva rapidement le sommeil. La nuit installa son rythme silencieux, pour ramener sur Terre un peu de l'immense obscurité de l'Univers alentour. Elle fut

profitable. Au matin, instant parmi les plus propices pour les choses de l'esprit, Esther attaqua sèchement le premier feuillet de sa seconde séance. Il lui restait encore un petit résidu de lest à lâcher. Quelles sont les familles qui ne se rêvent pas puissantes, étalées dans le temps comme dans l'utérus ?

Grosses de leur suffisance, dissimulées derrière ces masques cauteleux, elles tentent de faire oublier leur superficialité, leur désespérance, leur trouille de l'isolement, de l'autonomie aventureuse, de la liberté, finalement.

Leur identité, elles la trouvent dans les sillons creusés par le conformisme, les banales conventions qui ont pour modèle attitré un conditionnement bien mis-bien propre (et encore), et surtout le culte du petit chef. On rêve pour de pareilles gens si peu tolérantes, si opposées à la différence, si craintives face à l'humanisme du savoir partagé, de la culture comme pain quotidien, de la générosité silencieuse du « savoir naître et mourir » ; oui, on rêve pour ceux-là une panoplie des châtiments qu'ils ont cru être capables d'infliger à tout qui n'entre pas, tête basse, dans le périmètre de leur pouvoir matriarcal ou patriarcal.

*« Je suis heureuse d'avoir choisi d'échapper à cette assignation à famille. Toutes celles qui végètent dans la paranoïa n'ont guère besoin d'être nombreuses pour se répandre en nocivités en tous genres. On les reconnaît d'ailleurs à ce type de largesses et à leurs boucs émissaires qui ne manquent pas. Pourtant, ce*

*ne sont pas leurs mots ni leurs dérisoires insultes qu'il convient d'appréhender, mais plutôt la passivité avec laquelle on tolère de leur laisser l'usage de droits usurpés. »*

Ces familles haïssables qui méritent un boycott intégral se révèlent d'autant plus malsaines, toxiques qu'elles fonctionnent toutes sur un modèle quasi identique. Celui, justement, qui les conforte tant dans leur certitude d'agir dans le droit fil de la sainte norme.

*« Oui, il y a de quoi aimer plus les arbres et les animaux que bien des humains qui encombrant l'espace vital. Plus prosaïquement : les arbres, on les abat et on les vend. Les animaux, on les vend puis on les abats avec un pragmatisme et une bonne conscience stupéfiante.*

*Quant aux cons, ils sont immensément prolifiques. C'est une énergie éminemment durable. Mais jamais ils ne se trouvent là où ils pourraient évacuer en masse cette planète qui a trop souffert d'eux. Les salauds, comme les emmerdeurs, ont la vie dure. J'ai le sentiment qu'il y a plus de raisons de vouer un bon nombre de familles aux gémonies que d'en vanter les vertus. Pour ce qui est de l'utilité, elle est des plus discutables et l'on peut s'en passer sans sombrer dans la panique. »*

S'estimer « membre » à part entière d'une famille, sur le seul fait génétique, ne procure pas plus de bonheur que n'en offre une saine indépendance, qui a pour elle de donner du sel à l'existence et de ne pas

verser dans la routine hypocondriaque. « *Les vraies familles sont celles que l'on se choisit, que l'on se construit avec les outils de la raison, non avec le hasard.* » On se la fabrique avec des critères autrement plus durables, honnêtes et sincères que les lois de l'empire du sang. Le choix des relations, des personnes de confiance qui partagent des expériences, des événements, des émotions et qui deviennent des amies fidèles, libres, n'ayant aucun compte à rendre font d'excellents familles dignes de ce nom.

« *Pauvre chien que l'on balance hors de la bagnole, que l'on attache à un arbre ou qu'on abandonne sur le lieu des vacances... Pauvres animaux qui sont les jouets de nos caprices. En quoi valons-nous mieux qu'eux, nous qui ne cessons de réduire leur territoire ; nous qui avons la conscience alourdie par tant de saccages abjects, qui vendons notre planète et qui sommes à la veille de récolter ce que nous avons semé en si peu de temps, grâce à l'emballement de notre prolifération ?* »

On ne déclare pas la guerre pour un chien. Mais un humain la vaudrait-il un million de fois plus ? Le con familial est généreux par essence. En effet, incontestablement, il prodigue beaucoup d'amour, mais sous condition. Cela attache, car ne faut-il pas que les petits cons deviennent grands et restent groupés, ne fut-ce que pour instaurer peu à peu leur loi qui passera pour divine, pour la Norme, aux yeux des malotrus qui auraient l'outrecuidance sacrilège de ne pas vouloir en faire partie ? Ce genre de communau-



nautarisme blet pue sa sénilité à vingt pas. Parce que l'amour, d'abord, cela s'offre sans rien attendre en échange. Sans quoi, la manœuvre à tout d'une belle chaîne dorée, destinée à unir les familiers sous l'emblème de la connerie. Chez les cons, on se retient les uns aux autres par la menace, le chantage, dès qu'un incident risque de bouleverser l'ordre établi.

*« Histoire de chien, histoire de famille, c'est toujours des histoires d'humains qui s'entrechoquent, parce qu'il n'y a plus qu'une seule et unique logique dans ce monde, celle de la famille. C'est pourtant ignorer toutes les autres, les fraternelles, qui essaient à tous vents des graines de fantaisies, d'imprévus, d'audace et, surtout, qui dérangent. »*

Esther mit un point final à son intime logorrhée. Elle jubilait modestement. Même si toute l'énergie qu'elle avait dépensée ne servirait probablement à rien, elle se sentait soulagée. Comme si l'écriture, lorsqu'elle en usait pour ses ablutions spirituelles, détenait l'indicible pouvoir d'apaiser les torrents de la disharmonie.

En alignant des mots, sur des pages et des pages, c'est un peu d'elle-même qui se projetait dans l'impalpable du futur. Mais les vocables confiés silencieusement au papier gravent de chauds sillons dans lesquels le temps se coule, magistral d'indifférence, tandis que la lutte le suit dans l'Infini de la stupidité.

## TABLE DES MATIERES

Les pas perdus.....	3
Apocalypse.....	6
Petite caricature.....	10
Souvenirs extatiques.....	13
Régime sentimental.....	19
Prophylaxie.....	28
La mission.....	32
Coup de semonce.....	45
Devoir coté.....	48
A contresens.....	50
Monologue.....	54
L'an neuf.....	58
Le nœud de la cupidité.....	63
La part manquante.....	71
Pruneau de Chisbal.....	74
Récidive.....	85
Moka.....	89
Cet été-là.....	94
Bouc qui ne rit.....	100
Rage de temps.....	105
Casting.....	109
Hommage.....	120
Tronche de camp.....	124

## Les exercices d'écriture de l'élève Nonyme

J-M. Luffin

Albert Nonyme, après avoir fréquenté divers lieux littéraires de sa ville natale, s'est découvert une passion irrésistible pour l'activité plumitive. Cet engouement le conduit à fréquenter le très renommé *cours de maîtrise scripturale et littéraire*, à l'Institut Octave Fermiaux, de Versailles.

Hélas, son talent naissant souffre d'une impulsivité inhérente à ce qui pourrait passer pour un polymorphisme psychologique peu commun qui lui vaut quelques différends avec son professeur et la Direction. Envers et contre tout, l'impertinent Nonyme signera un premier livre qui compile ses épanchements burlesques, poétiques, baroques, mystificatrices,...

Celui que vous tenez entre vos mains.

Andenne, 2009

---

*Jean-Marie Luffin, né à Liège. Entre autres tribulations professionnelles fut un temps récitant et comédien littéraire, puis présentateur-radio (RTBf et Radio Panik). Depuis 2002, il est rédacteur auprès d'une petite association bruxelloise. Mais il « travaille » surtout à être simplement heureux, dans la sobriété.*